VOLUME I. WINNIPEG, MARDI, 9 SEPTEMBRE 1913 NUMERO 17

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTÉ

Rédaction et Administration:
619 AVE. McDERMOT
Téléphones - - Garry 4264-4265

DIEU ET MON DROIT

ELEVATEURS COOPERATIFS

Les pays neufs, au développement intense, fiévreux, sont dans notre société moderne, le terrain de prédilection des trusts, des monopoles. Accaparateurs, spéculateurs, s'y donnent rendez-vous et rapidement amassent de colossales fortunes.

Intermédiaires entre le producteur et le consommateur—ouvrier ou cultivateur—ils exploitent l'un et l'autre, provoquant à leur bon plaisir la hausse ou la baisse des prix. De sorte que le cultivateur et l'ouvrier se trouvent frustrés d'une part de leur légitime gain.

Lutter corps à corps contre ces pirates du commerce est chose absolument impossible.

Une seule arme, dont l'irrésistible puissance a été démontrée ces dernières années, est aux mains du cultivateur et de l'ouvrier. C'est la coopération sous toutes ses formes.

Notre collaborateur M. l'abbé St-Amand, curé de Saint-Jean-Baptiste, démontre, dans une série de remarquables articles, les avantages de la coopérative d'épargne. Nous dirons plus tard à nos lecteurs les succès des coopératives d'achat et de vente en Belgique, au Danemark et dans la province de Québec. Ils verront comment le producteur et le consommateur réussissent à se soustraire à l'exploitation de l'intermédiaire.

Aujourd'hui nous voulons signaler à nos lecteurs l'essai, des plus fructueux, d'élévateurs coopératifs par la Alberta Farmers' Co-operative Elevators.

Cet essai ne date que d'un an. Le 19 août dernier, le bureau des directeurs de la compagnie tenait à Calgary sa première réunion annuelle et produisait son rapport des opérations de la première année. Cent délégués, représentant quarante-six succursales, y assistaient.

Depuis plusieurs années l'U. F. A. (United Farmers of Alberta) cherchait le moyen de supprimer, entre eux, producteurs, et les consommateurs, ces intermédiaires auxquels retournait le plus clair profit de la vente. Chaque année un nouveau comité étudiait la question. L'an dernier, le comité proposait la création d'élévateurs et d'entrepôts coopératifs. L'organisation à créer serait basée sur le principe "un homme, un vote" et le partage des profits, après paiement des intérêts et dépenses, selon le chiffre d'affaires de chaque patron.

La suggestion adoptée l'on se mit à l'oeuvre aidé d'un don de $5,000 du gouvernement provincial.

L'acte d'incorporation comportait la fondation initiale de vingt succursales, détenant chacune cent trente-quatre actions d'une valeur au pair de $60.00, soit un capital minimum de $8,040, pour chaque succursale et de $160,800 pour l'association elle-même.

En dépit de l'indécision et des doutes de plusieurs, l'organisation des succursales se fit rapidement et par toute la province. Si bien qu'à la séance du 19 août, le bureau des directeurs pouvait se vanter de la création de quarante-six succursales, de la vente de 6,571 actions au pair, d'un capital actions de $394,260, et compter dans les rangs de l'association plus de 3,500 actionnaires. De plus il est à compléter l'achat de plusieurs élévateurs et entrepôts appartenant à des groupes de fermiers. Ces fermiers deviendront du coup actionnaires de l'association et constitueront des succursales. Les demandes de formation de nouvelles succursales affluent de tous les coins de l'Alberta et le bureau de direction escompte que le nombre des succursales dépassera cent vingt-cinq à l'expiration de son second terme d'office.

L'association poursuit un but bien défini et qu'encourage et favorise le gouvernement provincial. Elle veut couvrir la province d'élévateurs et d'entrepôts qui seront la propriété des fermiers, ses actionnaires. Ainsi elle soustraira le cultivateur aux griffes du spéculateur et lui permettre de retirer tout le profit possible de son travail sur la terre.

Le nombre de ses actionnaires, dissiminés dans tout l'Alberta le capital souscrit en moins d'un an, les perspectives de succès qui s'offrent à cette coopérative des fermiers de l'Alberta la placent au premier rang et en font une puissance avec laquelle devront compter tous les grands spéculateurs.

La force de cette oeuvre à peine débutante ne peut passer inapperçue à tout homme attentif. Elle constitue surtout un excellent argument en faveur de la coopération.

Livré à ses seules ressources, le fermier est pratiquement impuissant à lutter contre le spéculateur qui modifiera à son gré les conditions du marché. Mais groupées, concentrées, accumulées, additionnées les unes aux autres toutes ces forces, ineffectives et perdues si on les laisse à elles-mêmes, forment un tout puissant, convergeant vers un but bien défini ne dépendant d'aucune force externe et défiant toutes les forces de la spéculation parce qu'elles sont mieux assises et moins aléatoires.

La coopérative c'est la rivale du monopole. C'est la seule force qui en puisse triompher.

CAISSES POPULAIRES

"Le meilleur certificat d'honnêteté pour "un ouvrier c'est d'être membre d'une "Caisse "Populaire."—Pie X.

Cette parole de Notre Saint Père le Pape Pie X, homme pratique par excellence, ne vaut-elle pas des volumes?

Et remarquez qu'il parle avec connaissance de cause. A l'exemple de notre Divin Sauveur dont il est le Vicaire sur la terre, il a agit avant de parler. Patriarche de Venise, le Cardinal Sarto fonda à lui seul 70 Caisses Populaires. Aujourd'hui encore, après être devenu Pape, il continue à être membre de la petite Caisse Populaire Saint-Joseph de Venise.

Réellement c'est à nous donner envie de devenir membres d'une Caisse Populaire, rien que pour l'honneur d'imiter le Pape, et pouvoir l'appeler... notre frère en fait d'économie.

Notre bienaimé Pie X a trouvé le mot juste; être membre d'une C. P. c'est un certificat d'honnêteté. En effet quelles qualités exige-t-on chez un sociétaire? On demande qu'il soit sobre, industrieux, travailleur économe, empressé à payer ses dettes. Eh! bien, tout cela constitue l'homme honnête.

Or, pour plusieurs raisons, mais surtout par suite d'une fausse éducation, la véritable honnêteté est certainement en baisse aujourd'hui. Raison de plus de fonder des C. D. qui sont un puissant entrainement à l'honnêteté, et en sont même une sorte de reconnaissance publique.

Cependant ne soyons pas pessimistes au point de croire que cette perle précieuse de l'honnêteté soit presqu'introuvable, surtout dans les centres restreints; si bien qu'on ne puisse arrivèr à grouper assez de bonnes gens, bien disposées pour fonder une C. D.

Nous ne sommes pas tout-à-fait de l'avis d'un bon Curé, un peu sceptique, qui nous objecte: "Chez vous, c'est très bien. Mais chez nous! que voulez-vous faire?... Allez donc essayer d'établir une société comme celle-là... Il n'y a pas de monde; nous n'avons pas même de village, etc."

Assurément, Monsieur le Curé, vous ne prétendez pas qu'il ne se puisse trouver même une douzaine de personnes de bonne volonté, et à peu près honnêtes, dans cette poignée de monde qui compose votre paroisse.

Ce serait presque une répétition de la triste expérience du patriarche Abraham, ne pouvant découvrir dans les villes coupables et menacées de la colère divine, dix justes, qui eussent suffi à sauver la situation.

Rappelez-vous qu'il ne s'agit pas de grande entreprise financière, d'opérations de bourse, où trop souvent quelques copains, à figure honnête, se jouant de la crédulité publique, volent légalement surtout l'ouvrier et le fermier, moins méfiants. Il s'agit d'une organisation, nous devrions dire d'une école de démonstration pratique en matière d'économie et de secours mutuel.

Une école de ce genre est utile et peut se fonder partout. N'y eut-il que dix élèves et moins dans votre petite paroisse, ne s'empressera-t-on pas d'ouvrir une école pour eux? Pour les initier pratiquement à la culture, ne leur fera-t-on pas faire leurs petits jardins scolaires?

C'est ce que fait la C. D. dans les limites de sa sphère. Elle forme à l'économie, elle montre la valeur de l'épargne en la faisant pratiquer; elle est utile enfin, par le secours pécuniaire qu'elle apporte au sociétaire qui en a besoin.

Une organisation de ce genre, n'est-elle pas éminemment pratique et possible même dans la plus humble paroisse?

Le grand mal, dans nos campagnes et en général chez les classes ouvrières, c'est le manque de prévoyance, uni à une véritable frénésie pour la jouissance, d'où la dépense inutile, la folle et criminelle dépense. A-t-on de l'argent en mains, on pense à en jouir avant de penser aux besoins possibles de l'avenir: dépenses inutiles à la maison, luxe dans les habits aussi insensé que ridicule, voyages inutiles, passion de l'ivrognerie, et combien d'autres choses encore qu'il ne conviendrait pas de nommer.

A ces vices contre lesquels nous devons continuellement prêcher, ajoutez le manque d'union entre les familles qui la composent, et la petite paroisse se dissoudra bientôt, elle court à sa ruine.

Mais implantez-y une C. D., intéressez-y les gens; vous en ferez non pas des avares, mais de sages économes, prévoyant les mauvaises années et les contre-temps possibles de l'avenir, modérant pour cela leur soif de la jouissance, s'habituant enfin à faire un usage judicieux et chrétien, des quelques sous que le bon Dieu leur a confiés.

Le seul fait d'appartenir à une même société, resserrera entre eux les liens de l'amitié, les groupera davantage.

Favorisant l'union, l'aisance, l'honnêteté, cette association sera une force, apportera une nouvelle vitalité dans ce petit groupe de familles et assurera sa permanence et son développement tout comme des états petits et pauvres au milieu de grandes contrées, se sont ressaisis par le moyen des Caisses Populaires, se sont développés et sont devenus prospères. Le relèvement de la Belgique et du Danemark en sont des exemples particulièrement frappants.

Organisez donc une C. D. quelque petite que soit votre paroisse. Si vous ne trouvez pas un nombre suffisant de chefs de famille, prenez des jeunes gens. Comme l'avenir leur appartient, c'est à eux aussi, les chefs de famille de demain, que profiteront le mieux les leçons d'économie que donne la C. D. Au lieu de devenir des jouisseurs, ils deviendront des jeunes gens prudents et honnêtes.

Vos capitaux seront peu élevés, mais d'un autre côté les besoins seront moins grands. Les demandes d'emprunts seront moins nombreuses; mais il y en aura suffisamment pour placer tous vos capitaux disponibles à bon intérêt.

C'est l'expérience de toutes les C. D. sans exception.

On ne connait toute l'excellence d'une chose bonne qu'en en faisant l'expérience. Essayez donc!

Faites dans votre petite paroisse l'expérience, si peu couteuse, d'une C. D. et vous apprécierez de plus en plus la profondeur et la sagesse de ce jugement de Pie X, assurant que "Le meilleur certificat d'honnêteté pour un ouvrier c'est d'être membre d'une Caisse Populaire."

Courage donc! et multipliez ces certificats.

J.-C. St-Amant, Ptre.

TRIBUNE LIBRE

Monsieur le Rédacteur,

Je vois que M. Buffet, dans sa réponse à l'article publié le 12 dernier, prétend faire croire que le soussigné "Lorrain" a non seulement mal interprété ses paroles, ce qui n'est pas tout à fait exact, mais qu'en sus il est un sujet fort ignare et que ses idées sont bien particulières! Merci.

"Je ne veux ni je n'ai pas plus que d'autres personnalités, le loisir d'une polémique que je ne redoute pas, mais quelques mots me sont nécessaires... et je tourne la page.

Je puis répondre à M. Buffet que le sens du discours du 14 juillet fut bien saisi, qu'il fut dicté par un esprit que je crois sincère, les idées en sont bonnes et généreuses, mais, permettez-moi de vous le rappeler, certaines vues et certaines idées sont loin parfois d'être identiques.

J'avoue ne pas comprendre car je ne crois pas avoir fait d'allusion ni prêté aucun but politique à la fête organisée. M. le Président de l'Union Nationale semble particulièrement me prendre à partie, quand il me prête ma trop mince connaissance en histoire ou mon défaut d'intellect (mon Dieu ce n'est tout de même pas ma faute) ou ma défectueuse manière de l'interpréter.

Je ne sais, si oui ou non, j'ai une connaissance suffisante de l'histoire de mon pays, pour entamer à ce sujet mieux qu'une polémique, mais ce que je n'ignore pas et que M. Buffet en sa qualité de lettré Français doit savoir, c'est qu'il existe deux Frances dans notre belle France: la France de toujours, de Clovis, de Charlemagne, de Jeanne d'Arc, la vieille France fidèle aux traditions, à son passé glorieux, tissé de dévouements sublimes, il existe une France qui n'a pas renié son Dieu et qui tient à l'honneur jaloux de lui conserver toujours son titre si beau de fille aînée de l'Eglise. De celle-là je suis.

Il existe une seconde France: l'usurpatrice. Un fils ayant trouvé sa mère un jour trop vieille, trop démodée lui intima l'ordre de changer de plumage ou de couleur et de ramage et il sut au besoin imposer par la force sa manière de voir. Il n'en a pas été autrement de l'usurpatrice qui ne cesse depuis 89 d'imposer et sa manière de voir et sa façon d'agir; que la vieille France souffre des idées sectariennes et des mesures arbitraires de la nouvelle, elle n'en a cure. Elle qui qui foule si délibérément à ses pieds tout ce qui fit la gloire, l'honneur et la bonne renommée de notre pays. Toute tradition a disparu de son sein, elle ne [illegible] de toutes ces choses et de toutes ces idées idéales, la malheureuse! que quelques bribes. Ah de grâce ne me faites pas revenir en arrière à ce "Prétendu Passé" comme vous dites ces choses. En douteriez-vous? Pourquoi n'aurait-il pas pu exister dans l'imagination de quelques exaltés, zélés fanatiques de mon numéro. Merci encore du compliment. Je ne saurais être plus satisfait.

C'est un fait avéré que cette même fête du 14 juillet fut instituée par le gouvernement français, afin de commémorer d'une façon plus digne la grrrrande oeuvre émancipatrice des grrands ancêtres de 89. Et comme c'est la loi, le devoir de tout citoyen français est de s'y soumettre, comme nos Soeurs, nos religieux, nos évêques, nos prêtres ont le devoir aujourd'hui encore d'obéir et de se soumettre à toutes les bonnes lois fabriquées en leur honneur. Ah! la loi, si nous obéissions à la loi de Dieu, comme on est sensé obéir à la loi des hommes. Cette même loi des hommes nous la subissons quelquefois, nous ne l'admettons jamais... et n'en déplaise à M. le Président actuellement des millions de Français ont encore de nos jours de ces idées particulières.

Dieu que je prends plaisir à défigurer mon pays (plut au ciel qu'il en soit autrement) ou à en rappeler certaines pages prétendues noires. "Encore du prétendu ca va pas mal. Au fait, j'ai fréquenté la laïque moi aussi et je ne me souviens aucunement avoir entendu aucun de ces dignes messieurs parler en noir à propos de 89. C'était tout le contraire. Si j'ai le temps quelque jour, je pourrai donner ici quelques échantillons de leur savoir faire." C'est bien mal juger de nos amis canadiens, ou leur prêter un bien misérable intellect: ils savent et connaissent en partie les maux dont souffrent les opprimés catholiques français, ils ne les chérissent que davantage, à eux vont les sympathies, et leurs prières s'élèvent ardentes vers le ciel pour un prompt retour à la foi et à la pratique catholique de notre mère patrie.

L'oeuvre de l'Union Française en tant qu'oeuvre a toutes mes sympathies, d'autant plus qu'elle saura se montrer sincèrement fidèle aux anciennes traditions de notre mère commune qu'elle en ait la foi robuste et vivante, le succès lui sourira.

Lorrain.

CEUX QUI SERONT TUES

Ceux qui seront tués dans la prochaine guerre
Circulent parmi nous, légers, insoucieux...
Ils ont vingt ans. La mort ne les occupe guère:
Ils portent le bonheur de vivre dans leurs yeux.

La sève afflue en eux. Le sang coule en leurs veines
Dans toute sa richesse et sa fécondité.
Ils sont comme un printemps répandu dans la plaine,
Annonçant les splendeurs d'un magnifique été.

De rêves et d'amour leur coeur gonflé déborde,
Et leur ardeur s'exprime en élans ingénus:
Ils font de grands projets d'entente et de concorde,
Et leur cerveau contient des germes inconnus.

Ce sont des inventeurs, des savants, des poètes,
Ou les penseurs profonds dans le monde attendus,
Ce sont encor, tout simplement, des gas honnêtes
Patiemment courbés sur un labeur ardu.

Ce sont des paysans, défricheurs de la glèbe;
Ils ont la robustesse et l'endurance; ils ont
La beauté juvenile et mâle de l'éphèbe,
Le geste audacieux qui grandit l'horizon.

Des rangs las et tassés leur jeune force émerge.
Ils sont l'espoir des hommes murs; l'orgueil vivant
Des mères; le souci et l'attente des vierges,
La promesse réconfortante de l'enfant...

De la forêt future ils sont déjà les chênes,
Et la vie à plein jet s'organise au-dessous,
O Patrie! o foyer de la famille humaine,
Faut-il que nous t'aimions pour te les donner tous!

MARGUERITE DUPORTAL.

LA MUSIQUE ET LES MUSICIENS

Lorsqu'il s'agit d'enseigner à des petits enfants les éléments de la lecture, de la grammaire, du calcul, on n'a que l'embarras du choix entre les divers manuels. Depuis 25 ans, en effet, les livres se sont multipliés qui traitent ces matières, tous fondés sur l'excellent principe de la leçon de choses, où l'on fait en quelque sorte découvrir la règle par la pratique. Seul l'enseignement musical a fait exception à cette méthode si féconde en résultats; paralysé par la routine il continue à traîner péniblement de vieilles habitudes anti-rationnelles et ce n'est pas là l'une de ses moindres causes de cette indolence à l'étude de la musique, de ce dégoût que ressentent les enfants devant un art attrayant entre tous, puisque c'est celui dont la nature nous fournit le plus généreusement tous les éléments; si l'on entend répéter souvent que les Canadiens et les Américains ne sont pas musiciens, cela provient des mauvaises habitudes conservées par la plus grande partie des professeurs de musique. On oublie que, avant d'être une science, par l'étude de ses moyens, la musique est un art par ses applications. Si donc on appliquait à l'étude de la musique, la méthode la plus claire et en même temps la plus simple, c'est-à-dire celle consistant à initier d'abord les débutants aux applications de l'art avant de leur montrer les règles un peu arides de la science, on éveillerait certainement chez le plus grand nombre d'enfants la curiosité de ces règles, tant leur paraitrait joli et séduisant l'attrait de leur application.

C'est donc par ces applications qu'il est nécessaire de commencer. Les effets de la musique proviennent directement de l'organisation humaine, du sens musical, faculté naturelle à tous les hommes.

Comment se manifeste chez l'enfant ce sens de la musique? Par le rythme évidemment; c'est donc le sentiment du rythme qu'il faut tout d'abord cultiver. Il faut faire remarquer à l'enfant que tout est rythme autour de lui, le geste, la parole, les bruits de la nature. Celle-ci a mis en nous le plus admirable des instruments: la voix chantée; tous les êtres humains le possèdent. Dès sa naissance, l'enfant est bercé au son des chants de sa maman; ses premiers gazouillements semblent plus une chanson qu'une voix articulée. Il peut apprendre plus vite, nous en avons fait l'expérience, à onduler une courte phrase musicale, qu'à reproduire les plus simples mots. C'est à cet instinct qu'il faut s'adresser si l'on veut rendre l'enfant musicien et c'est à la mère de famille qu'il appartient de le développer avant de le confier au professeur de musique.

Robert Gens,
Professeur de violon, Saint-Boniface.

EN MARGE

Le Free Press de lundi s'étonne que nous publiions l'importante réponse de l'honorable Coldwell aux quelques mécontents de St-Claude qui ne veulent pas se soumettre à la décision des commissaires.

Veut-il savoir où nous nous la sommes procurée? Tout simplement dans ses propres colonnes, dans le Free Press du 30 août, dans une dépêche de St-Claude portant le titre "Got no sympathy from M. Coldwell. Minority ratepayers of St. Claude told by minister to accept the school situation."

Aux plaintes des mécontents, M. Coldwell a répondu selon le Free Press que "les commissaires agissaient dans la limite de leurs droits, qu'ils pouvaient louer tout local qui leur plairait pour fins scolaires et permettre aux professeurs de porter tout costume qu'ils aimeraient porter."

Le Free Press ajoutait que le ministre avait montré peu de sympathie aux mécontents, qu'il leur avait conseillé de retourner chez eux, de tirer le meilleur parti de la situation et de ne pas s'en chagriner.

Pourquoi alors le Free Press nous attribue-t-il la primeur de la déclaration du ministre? Ses rédacteurs ignorent-ils ce qui se publie dans ses propres colonnes.

Piqué au vif par notre article de la semaine dernière le Free Press a cru devoir nous consacré deux articles. Ils rivalisent d'impudeur avec ses rapports de St-Claude. En quoi le Free Press demeure fidèle à sa réputation de feuille sans vergogne.

Dans le premier article un passage nous a frappé. Nous ne pouvons dire si c'est par son cynisme ou son imbécillité.

Le Free Press écrit: "La Liberté affirme que tout le rapport du Free Press est faux mais elle ne fournit aucune preuve de ses affirmations." Il ajoute: "Si chaque affirmation de la Liberté était justifiée-ce qui est loin d'être le cas-cela ne changerait en rien le rapport du Free Press excepté sur des points relativement sans importance."

C'est ça.

Si la Liberté a raison de dire que le rapport du Free Press est du commencement à la fin un tissu de mensonges, cela n'infirme, au dire du Free Press, nullement la valeur de ce rapport.

Vraiment il en faut une bien épaisse couche de cynisme et d'étourderie pour arriver à pareil raisonnement.

UNION NATIONALE

L'Union Nationale Française de l'Ouest a le plaisir d'annoncer à ses membres et amis que le Club Français a été transféré dans le local de l'ancien Club Cartier, 27 rue Dumoulin, Saint-Boniface. Fidèle à sa promesse le Comité s'est empressé de préparer un local mieux approprié au développement de la Société et chacun est invité à assister à l'ouverture officielle qui aura lieu le lundi 15 courant à 8 heures et demie.

Il est à espérer que nos compatriotes se feront un devoir de joindre le Club. Notre salle de jeu est au complet et une bibliothèque sera bientôt installée.

Nos compatriotes peuvent être fiers de l'effort fait jusqu'à présent pour leur procurer ce local où ils pourront se sentir chez eux et les bienvenus en aucun temps.

Le Secrétaire.

Le monde récompense plus souvent les apparences du mérite que le mérite même.

DANS LE MONDE

POLONAIS ET ALLEMAND

La réception faite au kaiser a été plus que froide.

Berlin, 3.—Bien que la majorité de la presse allemande ait gardé un silence discret à ce sujet, on sait maintenant que la visite faite par l'empereur à Posen, pour la dédicace du nouveau château royal, a été fort mal accueillie des Polonais.

Malgré tout ce que les autorités avaient fait pour arranger les choses, les Polonais restèrent en dehors de toutes manifestations et abandonnèrent à la population allemande le soin des réjouissances publiques.

Les banques polonaises les plus importantes, les maisons de commerce, les hôtels refusèrent de s'y associer, même par le plus petit drapeau, et les membres de la municipalité s'opposèrent à toute participation aux différentes fêtes publiques.

Un petit marchand qui, par imprudence, avait décoré le devant de son magasin, eut sa vitrine brisée la nuit suivante. Un grand nombre de nobles polonais, qui avaient accepté l'invitation de diner au château royal, furent entourés et bafoués dans les rues, et un dame de l'aristocratie, la comtesse Zieten, reçut en pleine figure un pot d'étain rempli d'eau. Il fut nécessaire de cacher certains détails fournis par la police pour empêcher d'autres désordres.

Ces nouveaux incidents ont eu comme raison directe les grandes difficultés du problème polonais et l'antipathie qui semble s'accentuer dans les parties non allemandes de la province de Posen.

Les efforts des autorités prussiennes pour régler la question, par une colonisation allemande policière et systématique, n'ont servi qu'à aggraver les choses. Le seul résultat de ce qu'on appelle un acte d'expropriation a été d'indisposer les Polonais au plus haut degré.

L'empereur, dans ce voyage, était accompagné de l'impératrice.

Le fait que les Polonais ne se sont pas montrés du tout apaisés par ces démonstrations est qu'ils ont été désappointés par les chefs politiques allemands qui, loin de régler la question, la rendent de plus en plus difficile à résoudre.

LE PATRIOTISME MEXICAIN

Le peuple se range derrière Huerta.

Mexico, 4.—Une extraordinaire poussée patriotique se manifeste parmi le peuple mexicain tout entier. De toutes les classes du peuple, dans les nombreux Etats, des assurances de sympathies et des offres de services parviennent chaque jour au président Huerta et à son ministre de la guerre.

Le gouvernement se propose d'organiser pour le 16 septembre anniversaire de l'indépendance mexicaine, une revue qui sera une manifestation de sa force militaire. Il est question d'un défilé de 20,000 hommes.

Au ministère de la guerre on a reçu des demandes d'une douzaine de villes qui désirent qu'on leur envoie des instructeurs militaires. Des milliers d'hommes de tous âges demandent à porter les armes.

Les offres ne se bornent pas là. Une délégation de planteurs de l'Etat de Morelos ont fait une visite au président et lui ont remis le produit d'une souscription se montant à trois millions de pesos.

UN TYPHON AU JAPON

Quinze milles maisons submergées à Tokio.

Tokio, 2.—Un typhon a fait rage ici pendant plusieurs jours. Cent personnes ont perdu la vie et dans cette ville seule quinze mille maisons ont été submergées.

Le nouvel ambassadeur américain Georges W. Guthrie, a été enlevé par les flots, en automobile dans la banlieue de Yokohama. Il fut forcé de revenir à Tokio par le train.

Des maisons furent précipitées dans la mer, à Nord Hondo et des éboulements ont causé de grands dommages dans l'île entière. Les habitants ont fui sur les collines, privés de tous secours. La détresse est immense.

SIX AMERICAINS TUES AU MEXIQUE (?)

Ils auraient été mis à mort par les fédéraux

Eagle Pass (Texas), 4.—Des agents de la police secrète, arrivés aujourd'hui au quartier général des rebelles, à Piedras Negras, ont affirmé que le général Bravo, commandeur fédéral à Torreon, aurait tué six Américains qui avaient, dit-on, opté pour la cause révolutionnaire. On en a informe le consul Blocker, résidant au même lieu; on s'attend à ce qu'il en informe Washington télégraphiquement.

Suivant communication reçue par le consul Blocker, le général Bravo, non-seulement aurait refusé tous détails au sujet des victimes, mais aurait ordonné à l'agent consulaire Carothers de sortir de son bureau quand il essaya d'obtenir de nouveaux renseignements.

Ce dernier, en raison du siège de la ville, continué par les révolutionnaires, n'a pas pu encore prévenir son gouvernement.

LES GAIETES DU DIVORCE

Un curieux motif invoqué par le mari.

Paris, 7.—Un des cas de divorce les plus intéressants, invoqués à l'heure actuelle en France, vient d'être présenté par un mari qui accuse sa femme de gâter son accent.

Le demandeur fait des conférences scientifiques dans le Nord de la France. Il épousa, il y a peu de temps, une Méridionale achevée. Il dit, dans sa réquisition, que maintenant, au cours de ses conférences, son auditoire sourit malicieusement à son accent méridional dont l'a doté la compagnie de son épouse et que, s'il reste plus longtemps attaché, il sera probablement obligé d'abandonner sa profession.

Le tribunal a refusé le divorce, et le conférencier se verra apparemment obligé de choisir le Midi comme lieu privilégié de ses conférences.

LE TANGO

Une danse interdite en Allemagne.

Munich, 7.—Les officiers du gouvernement ont accueilli peu favorablement le Tango et autres dances de ce genre introduites ici par les Américains. La police a arrêté les derniers danseurs qui y prenaient part et les ont emprisonnés sous la charge de "conduite désordonnée".

La haute cour du pays en avait décidé ainsi.

LES BANDITS EN AUTOMOBILE

Six individus blessent un chauffeur et s'emparent de son automobile.

Paris, 6.—Un vol d'automobile, dont les circonstances rappellent les sinistres exploits de la bande tragique Garnier, Bonnot, etc., a été commis, rue du Hainaut, près des Buttes Chaumont.

Six individus hélaient, vers midi, un chauffeur et se faisaient conduire rue du Hainaut.

Arrivés à destination, l'un d'entre eux, qui était assis à côté du chauffeur, asséna à ce dernier un formidable coup de poing, puis, aidé de ses complices, le projeta sur la chaussée.

Un des bandits prit aussitôt la place du chauffeur et l'automobile démarra à toute allure, prenant la direction de la rue d'Allemagne.

La rue Hainaut, en cet endroit, est déserte et bordée de terrains vagues; personne ne put donc venir au secours du malheureux chauffeur, qui ne fut relevé que quelques minutes après.

Le signalement de la voiture et des bandits fut de suite téléphoné aux postes les plus proches, mais il est probable que les bandits devaient déjà avoir franchi les fortifications.

On craint de se trouver en présence d'une bande organisée comme la bande tragique, qui n'aurait volé l'automobile que pour faire un mauvais coup en banlieue, au moment des échéances de fin de mois.

LE PAPE ET BERGSON

Pie X condamne les idées du philosophe juif.

Rome, 2—Le pape a condamne aujourd'hui les idées philosophiques contenues dans le livre "Evolution créative" du professeur Bergson.

Sa Sainteté a déclaré:

"En présence des fausses théories du philosophe Bergson, qui cherche à mettre dans l'ombre les grands principes fondamentaux et les vérités, il faut démasquer l'erreur de la philosophie moderne, celle-ci étant de nature subtile et attrayante".

LA MARIEE EST TROP RICHE

Le fiancé ne veut pas d'une femme qui a $10,000 de rente.

Viene, 2.—Mme Gustave Maiher, veuve du compositeur de la "Veuve joyeuse", devait se marier prochainement avec M. Kokoschka, le peintre bien connu.

M. Kokoschka, qui vient de rompre brusquement, déclare:

"Je viens d'apprendre que Mme Mahler a un revenu annuel de 50,000 francs, produit des oeuvres de son mari. Elle est trop riche, j'aime mieux ne pas l'épouser."

LES TRAVAUX DE PANAMA

On fait sauter le dernier barrage du coté du Pacifique.

Panama, 4.—On a fait sauter le dernier barrage du canal de Panama, côté du Pacifique, et des dragues ont pu le traverser.

Les derniers vestiges disparaitront sous peu, ce qui établira enfin un canal à cette extrémité du Pacifique. Les dragues commenceront leur travail mardi, dans les derniers barrages du côté de l'Atlantique. Quand tout sera fini, les bateaux seront à même de traverser complètement.

Près de 1,500 personnes ont assisté aujourd'hui à la démolition du dernier barrage. On y a remarqué également les officiers du cuirassé anglais "New-Zealand" et un grand nombre de touristes américains.

On employa à cet effet près de 44,800 livres de dynamite, qui firent sauter à une grande hauteur des millions de tonnes de boue et de pierres.

L'ouverture causée par l'explosion ne fut pas assez forte pour permettre à l'eau de s'écouler tout d'abord. Quand la marée monta, dans l'après-midi, un torrent d'eau se précipita avec bruit par l'ouverture du barrage.

La baie était entièrement remplie à 3 heures et, dans la soirée, les dragues pouvaient traverser.

LES BANDITS EN RUSSIE

Un vapeur attaqué, les voyageurs dévalisés, le capitaine amené prisonnier.

Odessa, 4.—Des voleurs armés ont arrêté aujourd'hui le vapeur "Pater", près de Bogayevskaya, sur le Don. Ils ont terrorisé les passagers et l'équipage, tué le pilote en second et volé 200,000 francs. Ils ont emmené prisonnier le capitaine, qui est gardé sous rançon.

Quatre des bandits, avec 50,000 francs de marchandises, ont déjà été arrêtés.

ACCIDENT DE CHEMIN DE FER EN ANGLETERRE

Onze voyageurs brulés vifs.

Carlisle, 2.—L'express de Manchester, du Midland Railway, est entré en collision près de Hawes Junction, avec un express venant de Londres. Onze voyageurs ont été brûlés vifs, le mécanicien tué sur le coup, et trente voyageurs ont été sérieusement blessés. Les convois ont été brûlés en partie.

L'accident se produisit quand la plupart des voyageurs du train de Londres dormaient. Les deux trains venaient d'Ecosse.

Alors que le train de Londres était arrêté à Hawes Junction, le train de Manchester arriva par derrière, pénétrant de toute sa vitesse dans les "sleeping cars". Ces derniers prirent feu immédiatement et les neuf passagers qu'ils contenaient furent brûlés vifs. Le mécanicien du train de Manchester fut tué dans sa cabine. On pense que dix des blessés ne survivront pas à leurs blessures.

TERRIBLE CATASTROPHE

Le White Mountain Express taponne le Bar Harbor Express. Vingt cinq morts et cinquante blessés.

New York, 3.—Une terrible catastrophe s'est produite, hier matin, vers 7 heures, sur la ligne New-York, New Haven and Hartford.

La deuxième partie du Bar Harbor Express se trouvait arrêtée, près de Wallingford, à environ 12 milles au nord de New Haven, un train omnibus se trouvant sur la ligne.

Le brouillard était très épais et le chef de train de l'express arrêté affirme qu'après avoir vérifié si les feux d'arrière étaient bien allumés, alla placer des pétards sur la voie.

Tout à coup, la première partie du White Mountain Express apparut dans le brouillard et, lancée à toute vitesse, vint tamponner le Bar Harbor Express; les deux derniers wagons-lits furent réduits en miettes et le troisième renversé; les autres wagons déraillèrent.

Des cris d'effroi et de douleur se firent entendre; de nombreux passagers furent projetés hors des wagons, pendant que les autres s'enfuyaient, affolés, dans toutes les directions.

Le mécanicien du train tamponneur, Augus B. Miller, lorsqu'il aperçut le train qui était devant lui, bloqua ses freins et sauta sur la voie, ainsi que son chauffeur.

Le premier moment de panique passé, on organisa les secours.

Des corps, des débris humains, des vêtements, des matelas, jonchaient la voie; du wagon renversé dans lequel se trouvaient 40 jeunes garçons ayant été camper dans le Maine, on retira sept cadavres, dont deux enfants.

Les employés du train et les voyageurs non blessés, remis de leur frayeur, s'employèrent activement à sortir les blessés de dessous les décombres.

L'accident fut immédiatement télégraphié à New-Haven, mais il fallut attendre une heure et demie avant l'arrivée du premier train de secours.

Pendant ce temps des blessés avaient été tranportés dans des tramways, transformés en ambulances, puis conduits dans différents hôpitaux.

Les corps des morts furent transportés dans un hangar des tramways, pour qu'on puisse les identifier.

Le mécanicien du train tamponneur a fait la déclaration suivante:

"Je n'ai vu aucun signal fermé; dès que j'ai aperçu le Bar Harbor Express, j'ai bloqué mes freins et j'ai sauté."

Le nombre des morts est, jusqu'ici, de 25, mais il est probable que ce chiffre augmentera sensiblement, car parmi les 50 blessés, beaucoup mourront de leurs blessures.

C'est la troisième catastrophe qui se produit depuis un an sur cette ligne.

Une enquête sérieuse a été ordonnée par la Federal Interstate Commerce Commission.

Le mécanicien Miller, qui est à la compagnie depuis 1899, a été arrêté.

LES REBELLES DE L'ULSTER

La chambre des lords a rejeté récemment le bill gouvernemental établissant le "home rule" pour l'Irlande; mais pour peu que M. Asquith et ses collègues restent en place et que la majorité libérale leur maintienne sa confiance, le bill sur le "home rule" aura pris dans dix-huit mois force de loi. Et l'Irlande aura son parlement à elle, que les lords le veuillent ou non.

Cette réforme—car nous ne pouvons nous empêcher de qualifier ainsi une mesure qui accorde enfin à l'Irlande cette autonomie si ardemment souhaitée—cette réforme entrainera-t-elle une guerre civile? A cette question il n'est pas plus possible de répondre aujourd'hui qu'hier avec certitude. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est que les chefs orangistes de l'Ulster entretiennent la discorde avec le plus grand soin, c'est qu'ils entraînent ouvertement leurs partisans en vue d'une rébellion à main armée, c'est qu'ils continuent de clamer "urbi et orbi" que les protestants de l'Ulster préfèrent périr sur les ruines de la patrie plutôt que d'obéir à un parlement siégeant à Dublin.

Parmi les déceptions que cause aux admirateurs de la tradition nationale anglaise le spectacle de sa politique actuelle, l'attitude des unionistes de l'Ulster en présence du "home rule" est l'une des plus cruelles. Elle est plus affligeante de ce qu'elle vient de ce parti conservateur anglais qui semblait avoir pour l'ordre, la liberté et la tolérance une inclination supérieure à tous les accidents passagers de l'histoire.

Certes, on peut trouver assez suspectes les conditions où le gouvernement anglais se décide à donner le "home rule" à l'Irlande. La loi en préparation est le salaire promis à M. Redmond et au groupe nationaliste irlandais dont il est le chef pour l'appui constant qu'ils ont donné à M. Asquith et à sa politique si discutable. Mais si le "home rule" est en soi une chose juste, il n'en reste pas moins une chose juste pour être le fruit d'un marché électoral. On peut même soutenir que le ministère libéral anglais rachètera bien des erreurs passées par l'octroi de cette loi libérale qui rencontre dans l'Ulster une telle hostilité.

Hostilité au demeurant, toute partielle, malgré sa violence. Il ne faudrait point croire, comme tente de l'établir les journaux unionistes, que l'Ulster tout entier se trouve aux côtés de sir Edward Carson et du capitaine Edward Craig, les deux agents principaux de la rébellion ulstérienne.

D'après le recensement de 1911, l'Ulster compte environ 1,600,000 habitants. Or, il y a dans l'Ulster 690,000 catholiques. Toute cette population catholique (la moitie ou peu s'en faut) de la province est naturellement favorable au "home rule". Dans l'Ulster même, "home rulers" et "anti home rulers" s'opposent en nombre sensiblement egal. L'Ulster se divise en neuf comtés, dont quatre sont acquis aux orangistes adversaires de l'autonomie, Down, Antrim, Armagh et Londonberry; dans deux autres les adversaires de la loi nouvelle croient pouvoir compter aussi sur la majorité de la population, mais dans les trois autres comtés "home rulers" et "anti home rulers" s'équilibrent à peu près.

A Belfast même, centre de la résistance orangiste, le tiers de la population est catholique. Ce mélange des races et des confessions dans l'Ulster laisse voir combien une guerre civile serait acharnée et sanglante.

Si du moins les griefs de sir Edward Carson et de ses partisans étaient fondés! Mais rien ne permet vraiment d'affirmer que le parlement de Dublin s'empressera de tyranniser et de persécuter la fraction protestante de l'Ulster, comme on lui en prête le dessein. Les dispositions du "home rule bill" semblent donner à l'intelligente, laborieuse et méritoire population du Nord-Irlande toute sorte de garanties en faveur de ses traditionnelles libertés. On ne peut s'empêcher de trouver un singulier parti-pris anti-irlandais dans toute l'attitude des orangistes à l'égard des autres habitants de la verte Erin: "Nous ne voulons pas être gouvernés par Dublin!" répète sir Edward Carson avec véhémence. Et ce refrain lui tient lieu d'arguments et de raisons.

Dans une brochure très remarquée, Emile de Laveleye avait naguère écrit: "La réforme inspira partout d'énergiques revendications en faveur des droits naturels, la liberté, la tolérance, l'égalité des droits, la souveraineté des peuples". Ne se trouvera-t-il donc pas en Angleterre des voix autorisées pour rappeler les fanatiques de l'Ulster à ces principes de Laveleye.

L'avarice est plus opposée à l'économie que la libéralité.

* * *

Des hommes simples et vertueux mêlent de la délicatesse et de la probité jusque dans leurs plaisirs.

* * *

L'utilité de la vertu est si manifeste, que les méchants la pratiquent par intérêt.

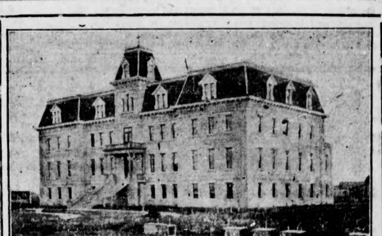
La gloire est la preuve de la vertu.

* * *

J'ai cherché s'il n'y avait point de moyen de faire sa fortune sans mérite, et je n'en ai trouvé aucun.

* * *

Moins on veut mériter sa fortune, plus il faut se donner de peine pour la faire.



GUERISON MIRACULEUSE

COMMENT CATHERINE LAFEYRE FUT GUERIE A LOURDES D'UN CANCER DE LA LANGUE

Rome vient de déclarer vénérable Bernadette Soubirous à laquelle apparut à Lourdes il y a plus d'un demi siècle, la Vierge.

Depuis Lourdes est devenu le sanctuaire de la Vierge le plus fréquenté. Elle s'est plû à y accomplir de nombreux et étonnants miracles: guérisons de plaies, de tumeurs, de coxalogie, de fracture, de cancer de la langue, de cancers de tous genres, de poitrinaires, de double pied bot, de paralysie partielle et complète, d'aveugle,etc.

La science rationaliste et impie a contesté l'authenticité de ces miracles, tentant de les expliquer par la force de l'auto suggestion, par des réactions nerveuses, résultat de l'immersion subite dans de l'eau de la fontaine de la Grotte. Plusieurs des plus acharnés adversaires du miracle refusèrent même de venir constater à Lourdes l'authenticité des miracles opérés par la Vierge.

Huysmann, un converti, a exposé dans "Les Foules de Lourdes" l'oeuvre du Bureau des Constatations. Il a montré quel soins apportent les médecins à la constatation d'un miracle, à sa vérification, et comment des miraculés sont revenus plusieurs fois à Lourdes afin d'établir qu'ils étaient vraiment guéris et pour toujours.

Dans "Lourdes" le docteur Boissarie a consigné un certain nombre de guérisons miraculeuses dont l'authenticité est inattaquable.

Nous en détachons le récit de la guérison de Catherine Lapeyre, de Toulouse, atteinte d'un cancer à la langue.

LES CANCERS

Catherine Lapeyre, de Toulouse: cancer de la langue.

Pendant le Pélerinage National Jubilaire de 1897, une pauvre femme se présentait devant nous avec les insignes des miraculés. Elle venait nous faire le récit de sa guérison.

"J'ai été guérie, nous disait-elle, il y a plusieurs années, d'un cancer à la langue, cancer récidivé après une première opération. J'ai été guérie, non pas à Lourdes, mais dans ma chambre. On n'avait pas voulu de moi pour le Pélerinage National. A la fin d'une neuvaine, avec quelques lotions d'eau de la Grotte, j'ai vu mon mal disparaître."

Ce fait n'avait pas été publié. Nous allons le résumer, avec les résultats de l'enquête que nous sommes allés faire sur place, à Toulouse, rue Sainte-Anne, No. 2, dans la chambre même où cette femme avait été guérie, en présence des principaux témoins de sa guérison.

Catherine Lapeyre, en entrant dans le bureau des constatations, portait une photographie faite à l'hôpital avant son opération, et qui reproduisait bien exactement l'aspect de sa tumeur.

C'était une tumeur maligne, déchiquetée, végétante, qui s'était développée sur la langue. La guérison remontait à 1889, à huit ans; par conséquent, toute chance de récidive devait être écartée: c'était une guérison bien acquise définitive.

Un pèlerinage sans résultat.

Cette femme n'avait pas été guérie à Lourdes. Elle était bien venue une première fois en 1887, sa tumeur existait déjà. Mais vainement elle avait lavé sa bouche avec l'eau de la fontaine, s'était plongée dans la piscine; elle n'avait rien obtenu.

Au mois de janvier 1889, M. le curé de Saint-Étienne l'avait fait admettre à l'Hôtel-Dieu de Toulouse. Après plusieurs essais de traitements qui n'avaient donne aucun résultat, le chirurgien se décide, au mois de mars, à faire l'ablation de la tumeur. Le Dr Boutet, dans un certificat daté du 13 juin 1887, avait déjà déclaré que la guérison ne pouvait être obtenue que par une opération. On enlève donc la tumeur, et c'est à ce moment, avant d'opérer, que l'on avait pris la photographie que cette femme nous apportait.

Moins de trois mois après l'opération, le mal se reproduit et recouvre de nouveau tout un côté de la langue. Catherine parlait d'une façon inintelligible et se servait d'un tube pour avaler. Les ganglions du cou étaient engorgés; la malade, couleur de cire, était dans un état de cachexie très avancée. Malgré ces conditions défavorables, le professeur voulait tenter une seconde opération; Catherine s'y refuse, et, pour se soustraire à de nouvelles tentatives elle quitte le service et bientôt l'hôpital.

Nous sommes au mois de juillet. Les malades du Pèlerinage National se font inscrire. La pauvre femme sollicite son admission. Mais les listes sont déja complètes. Puis elle a fait partie du Pèlerinage de 1887, elle n'a rien obtenu, son état paraît désespéré; pourquoi lui donner la place d'une autre malade qui peut être favorisée?

—Consolez-vous! lui disent les dames qui l'assistent, Mme de Roquemorel, Mlle de Bourdès et son amie fidèle, Mlle Lacroix; vous ferez la neuvaine avec les autres pèlerins; nous prierons pour vous; la sainte Vierge peut vous guérir ici.

Sa guérison à Toulouse.

Elle se résigne à regret, commence la neuvaine, la continue pendant le pèlerinage, se lave chaque jour avec l'eau de la Grotte.

Voilà que, le dernier jour de la neuvaine, elle constate une amélioration brusque; sa tumeur diminue, disparaît. Elle ne retrouve pas ses glandes du cou engorgées; elle peut manger, elle parle. Ses douleurs de tête si pénibles, qui correspondaient dans l'oreille en suivant le trajet des nerfs de la langue, ont complètement disparu. Dans quelques heures, ce mal, qui paraissait incurable et se reproduisait après les opérations, s'est dissipé sans laisser d'autre trace qu'une cicatrice bien régulière.

Quand on regarde la langue, on aperçoit une ligne nette, une traînée blanchâtre; sur le côté droit, le quart de la langue a été enlevé, mais il n'y a plus ni endurations ni douleurs. Toutes les dents ont été successivement arrachées pour éviter les frottements sur la tumeur.

La parole est encore un peu embarrassée; les fonctions de la langue sont réduites en proportion de l'état de l'organe qui a perdu près du tiers de son volume. Le teint de la malade accuse d'anciennes et longues souffrances, mais après huit ou neuf ans, une rédicive n'est pas à craindre. Il y a quatre ans, il restait de cet empoisonnement de tout l'organe une glande assez volumineuse dans l'aiselle. Cette glande fut enlevée et l'opération ne fut suivie d'aucune récidive; le mal avait été guéri dans son germe.

La nature du mal.

Cette malade avait, d'après son premier médecin, le Dr Boutet, un fibrôme de la langue, mais un fibrôme récidivant et sur un mauvais terrain. Tout cela ne laissait pas de doute sur la nature du mal. C'était du cancer, nous a dit un jeune médecin qui était attache au service de chirurgien de l'hôpital. M. l'archiprêtre de la métropole de Toulouse nous a répété que le professeur lui-même, consulté sur la situation de Catherine Lapeyre, avait déclaré, au lendemain de l'opération, quelle allait aussi bien que possible, mais que la tumeur se reproduirait. Elle se reproduisit, en effet.

Mme de Roquemorel nous a tenu le même langage.

Ainsi, d'après les affirmations des médecins, d'après la marche du mal, en consultant la photographie qui donne une idée très exacte de la lésion, il n'est pas douteux que Catherine Lapeyre avait un cancer de la langue, par conséquent une affection incurable qui devait être mortelle à bref délai. La guérison, survenue en quelques heures sans aucun traitement, renverse toutes les prévisions. Nous ne constatons jamais ces résultats dans l'exercice de la médecine.

Une ouvrière chrétienne.

C'est une figure bien connue et bien sympathique que celle de Catherine Lapeyre; tout le monde, dans son quartier, la connaît, la tutoie. C'est un enfant de Toulouse; il y a cinquante ans qu'elle habite la même maison, la même chambre; elle y est née. Sa vie s'est écoulée au grand jour, sous les yeux de ses voisins. Autour d'elle, on savait ce que pensaient les médecins, on s'intéressait au résultat de son opération, on suivait avec effroi les progrès du mal, enfin on l'a vu guérir du jour au lendemain. Il ne peut être question de stimulation ou d'erreur; une enquête réunirait le témoignage de cent témoins divers.

Elle fait partie de la Congrégation des Enfants de Marie de la paroisse Saint-Etienne. Les dames de charité la visitent; nous avons trouvé auprès d'elle Mlle Lacroix qui ne l'a pas quittée, nous dit-elle. Elle nous apprend qu'une soeur de Catherine est morte de la poitrine. Elle ajoute:

—Cette pauvre femme travaille toute la semaine pour gagner trois francs, et sur cette somme elle met 0 fr. 25 pour pouvoir revenir à Lourdes en action de grâces.

Dans cette existence si simple, si droite, il ne reste qu'un double souvenir: la maladie, la guérison. Aujourd'hui, ce sont des accents de reconnaisance et d'amour pour la Sainte Vierge qui vibrent dans son âme. Aucun sentiment étranger, aucune occupation temporelle ne semblent l'effleurer. Seule au monde, elle n'a pas eu les joies de la famille, elle ne connaît pas les soucis de la fortune. Sans se préoccuper du lendemain, elle vit heureuse, entourée d'affection; elle vit depuis huit ans en repassant dans son esprit les grâces dont elle a été l'objet. Je ne savais ce que je devais le plus admirer de cette guérison merveilleuse ou de cette femme que la Vierge de Lourde avait voulu visiter et guérir dans sa pauvre mansarde.

On l'a vu, cette guérison s'est produite, non pas à Lourdes, dans la piscine, sur le passage du Saint-Sacrement, au milieu de ces foules qui, par leurs prières, semblent faire violence au ciel, mais loin de nous, dans une pauvre mansarde, sur une malade abandonnée; abandonnée des médecins et même de ses amis.

Alors que tout espoir humain semble perdu, que le ciel lui-même paraît vouloir rester sourd à ses prières, des grâces exceptionnelles lui son accordées contre toute attente; elle obtient la guérison la plus remarquable de l'année.

Guérison par la science.

Que peut-on objecter ici? La suggestion? Il ne peut en être question. Dira-t-on qu'on n'a pas la preuve par le microscope de l'existence du cancer? Mais il y a des signes qui ne trompent pas et d'une égale certitude. Voilà une tumeur de langue, qui évolue d'abord lentement à la manière des tumeurs bénignes, mais qui plus tard s'ulcère, devient végétante, comme en témoigne la photographie, qui retentit dans les glangions, une tumeur qui se reproduit immédiatement après l'opération et compromet l'existence de la malade. Voilà des symptômes caractéristiques du cancer.

Du reste, cancer ou non, on ne peut mettre en doute l'existence d'une tumeur de la langue. Elle a laissé son empreinte dans cette cicatrice que rien n'effacera désormais. Qu'on lui donne le nom que l'on voudra, une tumeur ancienne, rebelle à tous les traitements, ne peut disparaître dans quelques heures. Même avec une tumeur fibreuse, le problême est aussi difficile à résoudre.

Que l'on cherche toutes les explications et toutes les hypothèses, on se heurte de tous côtés à l'impossible.

Nos plus belles guérisons s'opèrent souvent loin de Lourdes, pendant une neuvaine, avec quelques gouttes d'eau de la Grotte, dans le silence, le recueillement. La guérison de Catherine Lapeyre nous montre jusqu'à l'évidence dans quel état d'abandon, d'isolement, peuvent guérir les cancers et les affections les plus incurables, et comment ils guérissent en dehors de toute influence suggestive. Ce n'est pas nous qui disposons les événements, qui choisissons les faits; la Providence semble vouloir les sortir du cadre trop étroit dans lequel on voudrait les enfermer. Elle renverse, comme à plaisir, les frêles barrières que la science était venue placer sur un terrain qui ne lui appartient pas.

ANDRINOPLE

Deux nouvelles viennent enfin de préciser la situation dans les Balkans: la paix est conclue à Bucharest; les puissances s'occupent de la question d'Andrinople.

Les dépêches ne nous fournissent jusqu'à présent que des renseignements très vagues sur les conditions de paix. Il faut attendre la publication du texte du traité de Bucharest. Ce qui est certain,—la courbe durée des négociations de Bucharest le prouve—c'est que l'Europe a agi afin que les États balkaniques, en élaborant leur traité de paix, puissent inscrire dans leurs calculs: "Andrinople sera rendu aux Bulgares."

Les Serbes et les Grecs ne pouvaient supporter que la Bulgarie leur dit: "Comme je ne suis pas sûre de recouvrer Andrinople, je ne puis souscrire qu'à une partie de vos demandes, ou bien je ne puis soucrire à vos demandes que conditionnellement."

Dès hier, en conséquence, les puissances ont agi à Constantinople pour demander au gouvernement turc de respecter la frontière Enos-Midia établie par le traité de Londres.

Les puissances sont unanimes à exiger que le traité de Londres soit maintenue comme frontière turco-bulgare en Thrace; mais comme une démarche auprès de la Porte ne semble pas devoir donner de résultat pratique, on envisage naturellement les mesures qui pourraient être prises éventuellement pour contraindre la Turquie à céder à la pression de l'Europe.

L'idée d'une action collective paraît écartée, certaines puissances ne désirant pas, pour des raisons particulières, agir violemment contre la Turquie. L'idée d'une action directe de la Russie, agissant comme mandataire de l'Europe, éveille des défiances dans certaines capitales, mais on songe actuellement à une combinaison qui donnerait toute garantie et au point de vue du maintien de l'entente européenne et au point de vue de l'efficacité de la pression à exercer sur la Turquie: d'une part, la flotte russe de la mer Noire ferait une démonstration navale sur la côte turque et occuperait Midia; d'autre part, la flotte autrichienne sur la côte turque de la mer Egée et occuperait Enos.

De cette manière, la Russie et l'Autriche, agissant comme mandataires de l'Europe, occuperaient les deux extrémités de la frontière assignée à la Bulgarie et à la Turquie en Thrace et la volonté des puissances de faire respecter le traité de Londres s'affirmerait nettement. Si la Turquie ne s'inclinait pas devant cette occupation internationale d'Enos et de Midia, il n'y aurait plus qu'à envisager l'eéventualité de la démonstration navale devant Constantinople, avec le débarquement de détachements internationaux dans cette ville.

Le jour où les Turcs, profitant des folles erreurs de la Bulgarie, ont commencé leur marche sur Andrinople, ils ont commis une faute qui pouvait être mortelle. Le gouvernement ottoman par son obstination à ne pas accepter à temps l'inévitable, a permis que de la guerre tripolitaine sortit la guerre balkanique. Veut-il aujourd'hui que de la guerre balkanique résulte à brève échéance le partage de ses territoires d'Asie? Est-il donc le seul à ignorer que ce partage a déjà été envisagé par certaines chancelleries et à ne pas voir que son empire d'Asie est à l'heure actuelle presque aussi menacé que l'étaient, à la même date, la Turquie d'Afrique en 1911 et la Turquie d'Europe en 1912?

On l'a dit cent fois aux Turcs: c'est à leurs dépens que se liquident régulièrement les querelles de l'Europe en Orient.

A Saint-Pétersbourg, on a parlé d'occuper certaines régions de l'Arménie turque pour obtenir l'évacuation d'Andrinople. Et cette perspective, même quand on ne l'avoue pas, crée un malaise compréhensible. En effet, quoi qu'en disent les journaux qui affirment que cette occupation russe serait provisoire, on est convaincu qu'un tel provisoire serait éternel, que l'exemple serait imité par d'autres, qu'en un mot la saisie de territoires ottomans marquerait l'ouverture du partage de l'Asie turque, partage qui pourrait ne pas s'effectuer aussitôt, mais qui s'ensuivrait forcément à la longue.

C'est une perspective redoutable.

PROFESSIONS ET MORTALITES

M. Bertillon, le savant français si réputé, a fait une étude comparative des tables de mortalité de tous les pays, et en a tiré des conclusions qui n'ont pas seulement une valeur scientifique, mais dont on peut extraire des enseignements pratiques et même philosophiques. En voici quelques-uns, que nous trouvons signalés dans le "Temps":

La vie en plein air est bonne pour quelques-uns, funeste à d'autres. Les premiers sont ceux qui, comme les agriculteurs y joignent l'exercice constant; les seconds, ceux qui, tels les cochers, en annihilent les bienfaits et en exagèrent les inconvénients par le manque de mouvements suffisants. De même, chez les humains vivant au dehors et faisant des efforts musculaires, l'alcool est moins nuisible que chez les sédentaires dont l'existence se passe entre quatre murs.

Respirer des poussières est toujours nuisible, mais il y a une distinction à faire entre les poussières dures et celles qui ne le sont pas. Les poussières dures, qu'elles proviennent de minéraux, comme pour les couteliers et les tailleurs de pierre, ou de substances animales, comme pour les coiffeurs ou les coupeurs de poils, sont beaucoup plus dangereuses que les poussières molles que respirent incessamment les meuniers et les boulangers. Elles prédisposent notamment à contracter la tuberculose.

Mais surtout retenons que les professions hiérarchisées, celles où l'homme est étroitement surveillé par des chefs qui le forcent à une certaine régularité de vie, lui inculquent, parfois un peu malgré lui, des notions de sobriété et de propreté, sont beaucoup moins meurtrières que celles où l'individu est son propre guide et jouit d'une entière liberté d'action. Ainsi, dit M. Bertillon, les cochers d'omnibus, de tramways, les cochers domestiques ont une mortalité incomparablement plus basse que les cochers indépendants. De même les chauffeurs et mécaniciens de chemins de fer sont bien plus favorisés, à leur tour, que les mécaniciens des usines. De même aussi dans le monde religieux, trouve-t-on une mortalité beaucoup plus faible que dans les autres professions libérales.

Au fond, l'idéal, pour la santé comme pour le repos de l'esprit, c'est peut-être, comme disait quelqu'un, d'être simple moine ou soldat de deuxième classe.

Parmi les crimes que l'on commet, suivant la parole célèbre, au nom de la liberté, il faut évidemment compter ceux que commet contre lui-même l'homme qui, sans doute, n'est pas digne d'elle.

EN CHINE

QU'EST-CE QUE LE TRAVAIL DES MISSIONNAIRES?

En France, on s'imagine—et je me l'imaginais autrefois—qu'il suffit pour convertir les païens d'aller les prêcher sur les places publiques. Les meilleurs discours, les arguments les plus convaincants ne peuvent arriver à persuader des individus tout plongés dans la matière. Comment parler raison à des gens qui ne veulent ni raisonner ni réfléchir dès qu'il s'agit de religion? Pour la plupart d'entre eux, toutes sont bonnes et se valent. Jamais la contradition n'a mis en peine un Chinois quelconque, et nos meilleurs preuves glissent sans pénétrer, comme la pluie sur un sol de granit. Pas d'objections; par politesse tout ce que vous dites est approuvé et hautement louangé; mais, de là à se convertir, à avoir des convictions, c'est autre chose. Un missionnaire qui irait sur les places publique prêcher les païens ressemblerait tout simplement à ces marchands de drogues qui vantent avec éloquence la vertu de leurs produits. Les païens qui viennent à nous y sont presque toujours amenés par un motif matériel et intéressé, réel ou fictif. C'est comme l'amorce indispensable au hameçon. Petit à petit, ils apprennent à réciter les prières, fréquentent le missionnaire, sont frappés par la modestie et la dignité de sa vie, et petit à petit la confiance et la foi les pénètrent.

Comme exception j'ai cependant vu de braves vieux qui avaient à peine entendu parler de notre religion en passant, et qui, touchés par la beauté de la doctrine et surtout par la grâce, se déclaraient aussitôt chrétiens convaincus:

—Comme c'est beau, disaient-ils, la religion! Comment ne l'ai-je pas connue plus tôt?

L'un, qui avait plus de soixante ans et qui ne s'était pas marié, était aux petits soins pour sa vieille mère aveugle et impotente. Ce sont généralement de bonnes âmes qui ont pratiqué la vertu avec humilité et comme sans le savoir. Car le plus grand obstacle, ici comme ailleurs, c'est l'orgueil, un orgueil démesuré et stupide.

Depuis quelque temps on finit par reconnaître enfin notre supériorité d'Européens sur certains points mais jusqu'à ces dernières années nous étions encore des barbares. Orgueil ridicule ainsi en ce qu'il place ce que nous appelons en France le point d'honneur, non pas dans une conscience satisfaite, mais dans une espèce de mine, de face, quelque chose d'extérieur et de faux.

* * *

Un autre obstacle à la conversion, c'est l'organisation des Chinois par clans, villages ou tribus. Tout le monde, dans le village ou la tribu, doit observer les mêmes rites religieux, participer aux mêmes superstitions sous peine d'être mis au ban de la communauté, exclu des revenus des biens communs. Le nouveau converti, s'il refuse de souscrire pour la comédie ou autres actes superstitieux, se voit en butte à des vexations continuelles; on ira jusqu'à s'arranger pour lui enlever les champs qu'il cultive et le priver ainsi de son gagne-pain, si on ne le met pas carrément à la porte du village. Et que peut une famille souvent pauvre contre tout un village qui compte souvent plusieurs milliers d'habitants!

Dans l'empire chinois, chaque année des sommes incroyables sont englouties en coups de tam-tam, en pétards, en comédies ou autres simagrées, pour chasser le diable ou s'assurer la protection des esprits.

C'est pitié de voir ces pauvres Chinois enlacés par leurs superstitions comme dans les mailles d'un filet inextricable. Sitôt qu'ils veulent prendre une décision, ils sont obligés de consulter les sorts, choisir un jour favorable. Ces pauvres païens servent un maitre qui les paye bien de retour!! Pour construire une maison, lorsqu'il s'agit de placer la maitresse poutre, c'est là qu'il en faut des précautions: suspendre des morceaux d'étoffe rouge, des lampions, des cercles en bambous, etc., etc. Au dire des chrétiens, il paraît que, si les païens ne veulent pas en passer par là, le diable se venge réellement sur eux. Certains catéchumènes, à court d'expédients pour se prémunir contre ses tracasseries, nous sont amenés par ce singulier rabatteur.

R. P. Thiollière.

L'ALLEMAGNE ACTUELLE

L'Allemagne nous offre l'exemple curieux d'une civilisation très prospère, mais dont la base s'amincit sans cesse et dont l'équilibre devient de plus en plus instable, par conséquent.

Le nouveau livre de statistique publié par l'office impérial nous en fournit une preuve frappante. Le nombre des personnes ayant un métier, nées à la campagne et émigrées dans les villes, était, le 12 juin 1907, de 5,797,000; le nombre total des personnes vivantes ayant déserté la campagne était de dix millions; celles qui y étaient revenues, de deux millions. Donc, la perte sèche pour les campagnes est de huit millions pour une génération.

Le nombre des étrangers en Allemagne a passé, de 433,254 en 1880, à 1,250,874 en 1910; parmi eux, 397,364 travaillent la terre et 332,211 sont occupés dans l'industrie. Le directeur da le Deutsche Bank en a conclu que l'Allemagne manque de bras. C'est vrai; mais ce qui est plus curieux encore, c'est cet essai de civilisation à la grecque en train de s'ébaucher et dont nous sommes les témoins.

L'Allemand, de plus en plus, travaille à la ville et confie en partie non à des esclaves, comme faisaient les Grecs, mais à des mercenaires slaves, le soin de le nourrir.

Dans les villes, le nombre des naissances qui était de 160 en 1880 par 1,000 femmes âgées de 15 à 45 ans, est tombé en 1910 à 118 et ne cesse de diminuer. Dans les campagnes, il s'est abaissé seulement de 182 à 169. Le nombre des divorces en 1910 était de 216 dans les villes et de 49 dans les campagnes; enfin, la cote ou proportion des hommes bons pour le service est de 140 et 129 dans les provinces polonaises, de 133 en Poméranie où elle tombe à 42 pour Hambourg et à 39 à Berlin. Ceci signifie que les grandes villes allemandes fournissent trois à quatre fois moins de recrues valides que les campagnes à nombre égal de recrues.

"La patrie est en danger, en conclut le "Post"; la source de notre force commence à tarir. L'avenir de notre armée, de notre peuple, de notre prospérité industrielle même est en question. Heureusement que notre gouvernement songe à coloniser vigoureusement les campagnes."

Il a raison, mais il a tort d'en chasser ces Polonais qui maintiennent la vitalité allemande par leur forte natalité.

LE BLE DANS LE MONDE

LE BLE DANS LE MONDE

S'il en faut croire M. Carthew, un expert de grains de Londres, nous ne manquerons pas de pain... naturellement ceux qui ont de l'argent pour le payer.

Selon ses calculs la production du blé dans les différents pays du monde sera comme suit en 1913:

Etats-Unis, 752,000,000 de boisseaux; Canada, 232,000,000; Russie, à l'exclusion de la Sibérie et de la Russie d'Asie, 560,000,000; France, 336,000,000; Autriche-Hongrie, 208,000,000; Bulgarie et Roumanie, 140,000,000; Allemagne, 152,000,000; Italie, 200,000,000; Espagne, 116,000,000; Royaume-Uni, 60,000,000; Argentine, 180,000,000; Australie, 92,000,000; Indes, 340,000,000: Total, 3,376,000,000 de boisseaux, soit une augmentation de 226,000,000 de boisseaux sur les chiffres de l'année dernière.

Département des patrons



COSTUME DE JEUNE FILLE

Voici un joli modèle de costume pour jeune fille. Ce patron peut aussi convenir aux jeunes femmes. La veste est à double revers et la robe à trois points. Ce patron est d'une simplicité qui le rend très attrayant. Employez les tissus ordinaires.

Le patron No. 6,073 est pour jeunes filles de 14, 16 et 18 ans. La grandeur moyenne demande 3 1-2 pouces d'un matériel de 54 pouces et une demie verge d'un velours de 24 pouces.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.



BLOUSE DE DAMES.

Joli patron de blouse unie. Elle est à "yoke" carré et profond. Le corps du vêtement y tient. On peut employer des toiles, des madras, des piqués et des soies.

Le patron No. 6,059 comprend les mesures de buste de 34 à 42 pouces. La grandeur 36 demande 2 3-8 verges d'un matériel de 36 pouces ou 3 1-4 d'une étoffe de 27 pouces.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.

Département des patrons,
LA LIBERTE,
B. P. 3151.

NOTRE COUPON.

Département des patrons, La Liberté, B. P. 3151—

Veuillez trouver ci-inclus .... sous en retour desquels vous m'enverrez:

No............ Grandeur..........

No............ Grandeur..........

Nom ....

Rue No. ....

Ville.....................................

Province ....

Note.—Un délai d'au moins dix jours doit nous être accordé pour l'expédition du patron.

Les sots admirent qu'un homme à talents ne soit pas une bête sur ses intérêts.

Le Marché Agricole

GRAIN

Blé—	Ferm.
No. 1 Northern	.88½
No. 2 Northern	.86½
No. 3 Northern	.83¾
No. 1 rejected seeds	.82½
No. 2 rejected seeds	.80½
No. 1 Hiver rouge	.88½
No. 2 Hiver rouge	.85½
No. 3 Hiver rouge	.83½

Avoines—	
No. 2 C. W.	.34¾
No. 3 C. W.	.34¼
Extra No. 1 Feed	.3[illegible]
No. 1 Feed	.34¼
No. 2 Feed	.32¼

Orge—	
No. 3	.49
No. 4	.46½
Rejected	.43
Feed	.43

Lin—	
No. 1 N. W. C.	1.31
No. 2 C. N.	1.28
No. 3 C. N.	1.15½

BESTIAUX.

Prix: livrés, nourris et abreuvés.

Taureaux de choix. Prix	$5.50 à $5.75
Bonnes vaches et génisse. Prix	$5.00 à $5.25
Vaches moyennes et genisses. Prix	$4.00 à $4.50
Vaches ordinaires. Prix	$2.50 à $3.00
Boeufs de première qualité. Prix	$4.00 à $4.25
Boeufs qualité ordinaire. Prix	$3.50 à $3.75
Vaches laitières, première qualité. Prix	$50.00 à $65.00
Vaches laitières, moyennes. Prix	$35.00 à $45.00

VEAUX.

Veaux de choix. Prix	$7.50 à $8.00
Bons veaux, pesants. Prix	$5.00 à $6.00

BREBIS.

Brebis de choix. Prix	$5.00 à $5.25
Brebis de printemps Prix	$6.50 à $7.00

PORCS.

De choix	$9.00 à $9.25
Roughs and heavies. Prix	$7.00
Stags	$5.00

BEURRE DE CREMERIE

Manitoba, frais, en brique.	29
Manitoba, solide	23½
Cantons de l'Est, solide	25

BEURRE

No. 1	20
No. 2	18

FROMAGE.

Ontario (nouveau)	14½
Manitoba (twins)	13

FARINES.

Lake of the Woods Milling Co.

	Cotton	Jute
Five Roses, au baril	5.60	5.50
Lakewood	5.30	5.20
Harvest Queen	5.00	4.90
Medora	3.90	3.80
XXXX	3.00	2.90

Western Can. Flour Mills Ltd.

Purity, au baril	5.60
Three Stars	5.00
Maitland	4.50
Huron	4.20
Medallion	5.30
Battle	4.80

Ogilvie Flour Mills Co.—

Royal Household, par sac de 98 livres	2.80
Mount Royal	2.70
Glenora	2.55
Fall wheat	2.55
Graham	2.55
Centennial	2.45
Manitoba	2.25
Fancy XXXX	1.60
Imperial	1.45

Leitch Bros. Flour Mills Ltd.

Au char	98sCotton	Jute
Sovereign	2.80	2.75
Manitoba Patent	2.55	2.50
White Cross	2.45	2.40
Hub Strong Bakers	2.20	2.15
Bull's Eye Fancy Patent	2.70	2.65

Rolled Oats—

80-lb sack	1.75	
Morning Glory	1.85	
Bran. en sacs, la tonne	15.00	16.00

FOIN

No. 1 Naturel la tonne	14.00
No. 2 Naturel	15.00
No. 3 Naturel	12.00
Mil, No. 1	24.00
Mil, No. 2	23.00

CHRONIQUE AGRICOLE

L'ECURIE

Pour empêcher un cheval de taper.

Beaucoup de chevaux contractent ce tic à l'écurie, où ils séjournent trop longtemps.

Voici deux procédés qui permettent de rémédier à cet inconvénient:

Le premier, le plus simple, en même temps le plus inoffensif, consiste à attacher à la queue du cheval une musette à moitié emplie de sable; ce poids, qui, constamment, tire sur la queue, sollicite l'animal à se coucher, et, une fois dans cette position, il reste tranquille et se repose, en même temps qu'il cesse d'importuner ses compagnons d'écurie.

L'autre moyen nécessite une active surveillance; mais, bien appliqué, il corrige complètement les chevaux frappeurs.

Servez-vous de deux solides entraves, réunies par un chaînon et disposées de façon à être facilement et rapidement adaptées, la plus large au-dessus du genou, l'autre au paturon de la même jambe; le pied se trouve ainsi levé et fléchi, et le cheval est à trois jambes.

Dès que le cheval tape, entrez a l'écurie et avertissez-le sévèrement. S'il se remet à taper, entrez de nouveau et appliquez l'entrave à l'une ou à l'autre des jambes de devant. Après quinze à vingt minutes de support sur trois jambes, la fatigue du cheval est très grande. Si le cheval recommence, avertissez-le encore et, s'il continue, appliquez-lui l'entrave que vous laisserez un peu plus longtemps.

La fatigue finit par le dompter, et l'animal comprend vite que c'est son tic qui lui vaut cette sévère punition.

Mais, nous le répétons, ce procédé exige une active surveillance, car, si l'entrave est laissée trop longtemps, le cheval est forcé de se coucher et peut difficilement se relever: il se débat violemment à terre, et des accidents et des blessures sont à craindre.

En employant un de ces moyens, vous arriverez sûrement à guérir votre cheval de ce vice d'écurie.

LA PORCHERIE

Pour empêcher les truies de tuer leurs petits.

Chaque année, un grand nombre de jeunes porcs sont tués par leur mère immédiatement après leur naissance. C'est une grosse perte pour les éleveurs, qui s'ingénient à l'éviter. Voici trois moyens, qui ont été employés avec succès, pour empêcher les jeunes truies de dévorer leurs petits: Arrachez aux jeunes gorets les dents de l'extrémité da la mâchoire, car soit que ces dents soient trop rapprochées pour que la tétine puisse se loger facilement entre elles, soit que les dents de côté soient plus longues et plus acérées, les jeunes porcs, en têtant, font éprouver à la mère une douleur tellement intense qu'elle s'exaspère et souvent se jette sur eux et les dévore.

Dans bien des circonstances, ce sont les mamelles qui sont douloureuses du fait de la montée du lait. Pour les rendre plus souples et empêcher la douleur au moment des tétées, faire chaque jour des applications d'huile, matin et soir, ou encore des applications d'oxonge, de vaseline, d'un corps gras quelconque destiné à assouplir les tissus.

Malgré ces précautions, il peut arriver que des truies tuent et dévorent leurs petits, sans que leur état ou l'état des mamelles puisse expliquer cette aberration de l'instinct maternel. C'est là un fait de cet instinct qui se voit chez certaines femelles quelle qu'en soit l'espèce, et qui tient souvent à un véritable état morbide, un véritable état cérébral pathologique. Surveillez alors la mère, dérobez-lui ses petits durant les premiers jours, pour ne les lui donner qu'au moment des tétées, lorsque les mamelles gonflées par le lait sont douloureuses. En quelques jours l'adoption est faite.

LES RECOLTES

Ottawa, 19 août.—Dans un bulletin daté de ce jour le Bureau du Recensement et des Statistiques rapporte que, d'après les estimations de ses correspondants agricoles à la fin du mois dernier, la température du mois de juillet a été en général favorable à la croissance du grain. Les conditions dans les provinces du Nord-Ouest sont rapportées comme étant généralement excellentes. Comparativement à un état de récolte modèle représenté par le chiffre 100, la condition du blé d'automne par tout le Canada est donnée comme étant de 77.75; celle du blé de printemps, de 87.62; celle de l'avoine, de 87.45; de l'orge, 87.58; du seigle, 85.00; des grains mélangés, 89.33, et du lin, 83.85.

Les pourcentages de condition modèle du blé de printemps, de l'orge et du seigle représentent une promesse de rendements par acre, au dessus des rendements moyens des cinq dernières années, de six pour le blé, de cinq pour l'orge, de deux pour le lin et de un pour cent pour les grains mélangés. Quant à la récolte de l'avoine, la condition promet un rendement égal à la moyenne. Toutes les récoltes du Canada, au 31 juillet, à l'exception du blé d'automne (77.75), du foin et du trèfle (74.57), et de l'alfalfa (76.35), sont rapportées comme ayant une condition au-dessus de 80, variant de 82 pour les fèves et le blé d'Inde à grain, à 89 pour les pommes de terre et les grains mélangés.

Pour les trois provinces du Nord-Ouest la condition du ble de printemps est rapportée comme étant de 84.60 dans le Manitoba, de 89 dans la Saskatchewan, et de 88 dans l'Alberta. Les chiffres représentant les conditions des autres grains sont relativement aussi élevés, l'orge spécialement s'élevant à 90 pour cent dans la Saskatchewan et l'Alberta. Les récoltes des plantes racines sont particulièrement bonnes dans les provinces du Nord-Ouest.

La condition du sarrasin dans les provinces maritimes et dans Québec est de 90 et plus; mais dans Ontario elle tombe à 73.43. Le lin est au-dessus de 80 dans les provinces du Nord-Ouest, et dans la Saskatchewan, où se trouve le gros de cette récolte, la condition pour cent est de 84.17. La betterave à sucre cultivée pour le sucre dans Ontario et l'Alberta, représente 80.44 dans la première et 92.31 dans la dernière de ces provinces.

L'évaluation préliminaire du rendement par acre du blé d'automne, est de 22.38 boisseaux, laquelle évaluation, représentant une superficie de 825,800 acres en récoltes dans l'Ontario, le Manitoba, la Saskatchewan, l'Alberta et la Colombie Britannique, indique un rendement total de 18,482,000 boisseaux, comparativement à 16,396,000 boisseaux, représentant une superficie de 781,000 acres en 1912. Ce rendement est de 13 pour cent plus élevé que celui de l'an passé.

Le rendement par acre du foin et du trèfle est évalué à 1.23 tonne, soit un rendement total de 9.396,500 tonnes, sur une superficie de 7,621,600 acres, comparativement à 11,189,000 tonnes, sur une superficie de 7,633,600 acres ou 1.47 par tonne indique une évaluation de production totale de 143.000 tonnes sur une superficie de 103,250 acres, comparativement à 310,100 tonnes sur une superficie de 111,300 acres, ou 2.79 tonnes par acre en 1912.

ARCHIBALD BLUE,
Chef du Bureau.

EN BELGIQUE

L'Angleterre et la Belgique

Un des membres du cabinet anglais, M. Sydney Buxton, président du Board of Trade, se trouve actuellement en Belgique et a fait, notamment à Gand, une visite qui est très remarquée et à laquelle on attache une réelle importance.

Il est certain que le fait pour le ministre du commerce de Grande-Bretagne, de prendre contact avec les dirigeants belges et avec ceux qui ont le souci du développement constant du commerce et de l'industrie belges peut avoir des conséquences heureuses pour les deux pays.

Pendant plusieurs années, à la suite de la lutte qui s'engagea autour de la question congolaise, un malaise pesa sur les relations anglo-belges et de regrettables défiances furent éveillées de part et d'autre. Le retard qu'apporta le gouvernement anglais à reconnaître l'annexion du Congo à la Belgique contribua encore à préciser ces défiances, car l'amour-propre national ne permettait pas aux Belges de rester indifférents en présence d'une telle méconnaissance de l'oeuvre hautement civilisatrice accomplie par eux en Afrique.

Plusieurs de nos confrères belges soulignent avec raison l'heureuse signification d'un discours, plein de "cordialité familière" comme dit justement l'un d'eux, que M. Sydney Buxton a prononcé à Gand. La "Gazette", de Bruxelles, notamment, écrit:

"M. Sydney Buxton a insisté sur le terme "amitié traditionnelle". Et il a eu soin de dire qu'il parlait au nom du gouvernement britannique.

"Aussi ce discours signifie bien, ce sont nos vieilles relations que nous retrouvons intactes. L'Angleterre est redevenue pour la Belgique ce qu'elle était naguère.

"Tous les Belges s'en réjouiront."

La presse anglaise commente, de son côté, le discours de M. Sydney Buxton en termes sympathiques pour la Belgique.

Le "Daily Telegraph", de Londres, loue l'esprit entreprenant et l'énergie du peuple belge, qui ont fait de ce pays un phénomène de développement industriel et commercial. Et le "Times", de Londres, dit:

"M. Buxton avait un devoir agréable à remplir à Gand: assurer la nation pour laquelle nous avons une vieille et très sincère sympathie, que nous admirons cordialement ses nombreuses oeuvres dans les arts et dans la paix, qui sont le fondement matériel de la grandeur nationale, que nous respectons les qualités solides qui l'ont fait réussir, et avec quel bon coeur nous lui souhaitons le bien. Nous n'avons guère besoin de réitérer à nos amis belges l'assurance que M. Buxton n'a pas parlé comme ministre d'un parti politique, mais au nom de toute l'Angleterre."

"Floralies d'été"

Le roi, la reine et la famille royale de Belgique ont inauguré dans l'immense palais des Fêtes et de l'Horticulture de l'exposition de Gand, les "Floralies d'été" organisées par le cercle Van Houtte.

Cette exposition florale se compose surtout des fleurs d'été qui font la gloire de l'horticulture gantoise: bégonias, dahlias et glaïeuls, et les variétés les plus magnifiques et les plus rares ont été groupées en masses éclatantes, dans le hall gigantesque. Une des curiosités les plus attachantes de cette exposition est le "jardin alpin", qui est une pure merveille de la flore exotique.

Au centre de l'énorme vaisseau du palais, un vaste bassin renferme les plus curieuses et les plus étonnantes collections de nénuphars. Enfin, à l'extrémité opposée au "jardin alpin" on a dressé un immense treillis qu'escaladent des plantes grimpantes qui, à elles seules, forment une exposition des plus remarquables.

Plus de huit mille vases de toutes formes, disséminés parmi les massifs et les corbeilles, contiennent des profusions de fleurs coupées dont la fraicheur et l'éclat complètent délicieusement la féerie de cet incomparable ensemble.

Le monument des frères Van Eyck

Le roi Albert a présidé à Gand à l'inauguration du monument élevé aux frères Hubert et Jean Van Eyck, les deux illustres peintres flamands. Ce monument a été élevé par les soins de plusieurs comités internationaux constitués jadis sous le patronage de la comtesse de Flandre, mère du roi Albert.

Le monument a grande allure: il représente Hubert et Jean Van Eyck assis côte à côte dans une attitude grave et solennelle, recevant les hommages d'une foule d'hommes, de femmes et d'enfants tendant vers eux des guirlandes de fleurs.

Après l'inauguration, le roi, du haut d'une estrade élevée devant le beffroi, a assisté au défilé de "Pommeganck", un merveilleux cortège historique organisé pour commémorer le tricentenaire de la confrérie des escrimeurs de Saint-Michel.

Le roi Albert a de la mémoire

La troisième conférence internationale pour l'étude du cancer vient, on le sait, de tenir ses assises à Bruxelles. A cette occasion, le roi a reçu au palais de Bruxelles les nombreux médecins qui y participèrent. M. le professeur Debaisieux lui présenta les délégués des différents pays.

La réception allait prendre fin, quand le roi s'avança vers un groupe d'auditeurs et, tendant la main à un praticien namurois, lui dit: "Votre physionomie m'est connue, je vous ai déjà parlé."

"En effet, sire, répondit le médecin: j'ai reçu jadis des mains du prince Albert une médaille de la Société scientifique."

"Parfaitement, continua le roi, je m'en souviens."

On sait que Léopold II était également coutumier de traits semblables.

Les oranges au Congo.

M. Fuchs, gouverneur général au Congo, qui vient de rentrer à Bruxelles, a rapporté avec lui une cargaison d'oranges cueillies dans la colonie et dont il a fait hommage à M. Renkin, ministre des colonies.

Le jour n'est plus éloigné, sans doute, dit à ce sujet le "Journal du Congo", où nous verrons dans nos rues les gagne-petit pousser devant eux leurs charrettes chargées d'oranges de Boma. Les "Valence" risquent fort d'être détrônées bientôt par les exquises "Bomatraciennes".

Mesures contre les matches de boxe

M. Carton de Wiart, ministre de la justice, vient d'adresser une circulaire aux procureurs généraux pour réprimer les matches de boxe "dont la répugnante brutalité ne saurait manifestement s'excuser par l'intérêt de la culture physique".

On soutiendrait vainement, dit le ministre, que les articles 398 et suivants du code pénal sont inapplicables à ces faits, en raison de l'accord préalable qui régit les matches de boxe. Il est, en effet, unanimement admis que les coups et blessures sont punissables encore qu'ils aient été portés du consentement de la victime.

On ne pourrait davantage soutenir que la volonté coupable, condition essentielle de l'existence des infractions prévues par ces articles, fait défaut dans l'espèce, puisque les dispositions précitées n'exigent pas la volonté déterminée de produire le mal qui est résulté, en effet, des coups et des blessures, mais seulement la volonté indéterminée de nuire, de faire du mal, volonté qui, au surplus, est indépendante du mobile de l'auteur.

En conséquence les procureurs du roi sont invités à veiller à ce que désormais aucune tolérance ne soit apportée dans la constatation des infractions dont il s'agit et à ce que leurs auteurs soient poursuivis par tous les moyens dont le parquet dispose.

CUISINE ALLEMANDE

Après le civet de chien et le potage aux hannetons, voici le beignet de serpent. C'est une des plus belles inventions de la cuisine allemande au Brésil. Les Etats méridionaux de la république sud-américaine sont en grande partie peuplés des sujets de l'empereur Guillaume. Dans ces régions, où la vie est relativement facile, il est aisé de se nourrir sainement et délicatement. Cependant, les émigrés allemands ont découvert que le beignet de serpent est le roi des beignets.

En voici la recette:

"Choisir de préférence les serpents non venimeux; les couper en petits morceaux après les avoir laissés s'attendrir au soleil pendant trois heures. Rouler dans la farine et tremper dans une pâte liquide faite avec de l'eau-de-vie et de la pâte de maïs. Jeter dans de la graisse bouillante de mouton et servir chaud."

Les Allemands trouvent que c'est savoureux, exquis, colossal. Mais ils sont seuls de cet avis.

EN PROVINCE

FANNYSTELLE

M. J. Poitras, assistant "manager" du département d'épiceries de la Baie d'Hudson, Winnipeg, était en promenade cette semaine, chez son frère, monsieur le curé.

* * *

Nous avons eu le plaisir d'avoir la visite du R. P. Blais o.m.i.; il est retourné à Winnipeg jeudi.

* * *

M. Armand Dureault nous a quitté mardi soir, pour continuer ses études au collège de Saint-Boniface.

* * *

MM. Edmond Poirier et Marcel Mollot sont partis cette semaine pour Sainte-Rose du Lac, Man.

M. Mollot a fait là-bas achat d'un grand nombre de bestiaux qu'il fera expédier à la Cie Swift Canadian de Winnipeg.

* * *

Le feu a failli détruire notre hôtel lundi soir lorsqu'il se déclara dans le générateur du système d'éclairage. Heureusement que l'on s'apperçut de l'élément destructeur à temps; à l'aide de quelques seaux d'eau on parvint à enrayer ses progrès. Les dommages sont minimes.

Les Révérendes Soeurs Oblates ont reçu la semaine dernière un magnifique piano. Un bon nombre de nos jeunes filles pourront s'instruire maintenant dans l'art musical.

* * *

M. l'abbé Hogue, curé de Starbuck, Man., était de passage au presbytère cette semaine.

* * *

Nous sommes heureux d'apprendre que l'état de Mme C. Poitras s'améliore; elle sera parmi nous ces jours-ci.

* * *

M. Georges Loblan est à Brandon, Man., depuis quelques jours; il a été appelé pour servir de témoin dans un procès.

* * *

Melles Yvonne Bourque et Bertha Cyrenne sont en promenade en ville.

* * *

Mme Ulric Boisvert nous a quitté mardi, pour Saint-Boniface; elle sera de retour sous peu.

* * *

M. F. Underwood se rétablit de sa récente attaque de pneumonie. Il peut maintenant vaquer à ses nombreuses occupations.

* * *

M. H. Morrisson, de Carman, doit prendre charge de l'élévateur de la Cie Canadian Elevator.

* * *

M. et Mme Hélie, de Saint-Boniface, étaient les hôtes de M. Eugène Coulombe, la semaine dernière.

* * *

M. H. Bourque, de Haywood, Man., était en visite chez ses parents samedi dernier.

* * *

Nos candidates sont revenues enchantées de leur voyage à Sainte-Rose du Lac. Les paroissiens de ce florissant village ont été fort généreux; nous les remercions vivement.

Un bon nombre de machines à battre sont en opération maintenant dans notre localité. L'échantillon de blé est de première qualité. Cela prouve encore une fois la fertilité des terrains situés dans la vallée de la Rivière Rouge. Nos cultivateurs canadiens français savent manier la charrue et les autres instruments d'agriculture. A vous, donc, vaillants laboureurs, Salut!

Yvonnic.

LORETTE

La semaine dernière un grave accident m'est arrivé: j'ai perdu mon tabac. Le souper terminé, je ne fis ni un ni deux, je pris la petite route qui conduit au village. Chemin faisant, je rencontre un individu qui me pose cette question: "Combien y a-t-il de milles avant Lorette?" Mon cher, répondis-je, vous y êtes. Voyez l'église, le couvent, le bureau de poste, etc.

"D'après les informations que j'ai recueillies je me croyais bien à Lorette, mais ce qui m'embrouillait c'est cette fameuse inscription qu'il y a là: POST OFFICE LORETTO. Je sais bien que POST OFFICE est anglais, mais LORETTO, je ne puis dire.

Pourquoi pas écrire Lorette?

Un paroissien.

TRANSCONA

Monsieur le curé prêche une retraite ou plutôt un jubilé à Saint-Norbert. Ce sera le dernier pour l'année vu tous les travaux qu'amène l'organization d'un babazar.

* * *

L'école publique est ouverte du 2 septembre. C'est une bâtisse toute neuve et d'un prix considérable, et les catholiques y ont mis leur part autant que les autres; tout de même, ils n'ont pas droit aux mêmes privilèges, parait-il!! Nous les aurons, non pas ces privilèges, mais ces droits.

* * *

Le Cercle de l'Assomption a eu son tournoi athlétique qui a été un réel succès. Les jeunes ont joué d'une manière tout à fait admirable, et tout s'est fait dans un ordre parfait. Il serait trop long de donner la liste des vainqueurs dans les jeux; mais le conseil du Cercle offre ses félicitations à ceux-là, en les remerciant de leur assiduité.

* * *

Le Cercle de l'Assomption a tenu une assemblée générale, le 31 août. Il y eut élection d'un vice-président et d'un gérant général. L'élection au scrutin fut en faveur de MM. Adélard Paul, comme vice-président, et Adélard Lamoureux, gérant général. Nos sincères félicitations aux nouveaux membres du conseil.

SAINT-LEON

La réouverture des classes au couvent des Rdes Soeurs des Cinq Plaies de Notre-Seigneur a eue lieu effectivement aujourd'hui. Je serais beaucoup plus précis si je disais que l'ouverture des classes a eue lieu au nouveau couvent, qui n'est pas une simple annexe, mais est un bâtiment considérable et bien distinct, pourvu de tout le confort moderne, ne laissant rien à désirer.

Nos Révérendes Soeurs en assumant une aussi lourde charge que la construction de ce nouveau couvent, se sont montrées vraiment courageuses, mais en même temps vraiment contemporaines. Ces filles du dévouement, de l'abnégation et du sacrifice qui savent si bien comprendre les avantages du progrès matériel savent et sauront encore d'une manière plus efficace que par le passé se montrer à la hauteur d'une autre charge beaucoup plus grave encore, celle de l'éducation de l'enfance et de la jeunesse. Si ce même couvent ne laisse rien à désirer sous le rapport confortable et n'a rien à envier aux maisons similaires, je ne crois pas qu'il leur soit inférieur davantage sur le sujet éducation.

Si, réfléchissant quelque peu, nous comprenions vraiment ce que comportent ces deux simples mots "Une Soeur", toutes nos sympathies réunies ne paieraient jamais la somme. Je le répète, de dévouement, d'abnégation et d'humilité, ainsi que patience que ces saintes filles ont dépensées ou dépensent en faveur de l'enfance et de la jeunesse, qui après tout ne sont pas à elles, mercenaires infatigables qui n'attendent que de Dieu seul leur salaire.

Une visite à ce même couvent m'a permis de constater bien des choses tout à l'avantage des religieuses enseignantes et n'en déplaise à certaines personnes par trop enclin à la critique ou auxquelles un bon et sain jugement fait partiellement défaut, il n'est pas besoin ni nécessaire de sortir de Saint-Léon pour chercher ailleurs une meilleure éducation, désirerait-on devenir demoiselle enseignante, nos religieuses se font fortes d'assumer cette charge-là.

Il est parfois pénible de dire à des co-paroissiens des vérités quelquefois dures, alors qu'il serait si avantageux de n'avoir pour eux que des louanges. Mais combien d'entre eux comprennent réellement leur devoir sous le rapport enseignant; pour les uns c'est de l'inertie coupable, d'autres pèchent par égoïsme sous prétexte qu'eux n'en ont jamais tant su. Il n'est pas nécessaire que l'enfant apprenne davantage pour se débrouiller, d'autres plus coupables vantent les bienfaits de l'école anglaise, d'après eux il n'y a que là que l'on puisse apprendre quelque chose, d'autres encore et c'est le grand nombre malheureusement, ont toujours quelque chose à faire faire à leur progéniture. Pas le temps d'aller à l'école, on verra ça pour l'hiver. Tous les prétextes sont bons. l'assiduité est une chose nulle ou à peu près. Donc rien d'étonnant que vos enfants n'apprennent rien ou peu. Le pape lui-même ne saurait avec de telles dispositions faire des prodiges, de vos semblants d'écoliers.

Me faut-il parler de l'autorité des maîtresses si souvent contestée, si souvent annihilée par la défectueuse habitude qu'ont certains parents de prendre toujours le parti de l'enfant contre le maître o ula maîtresse (on s'en paie davantage avec les soeurs, elles sont si bonnes!) quel sens oblitéré, ce n'est vraiment pas avoir la notion du simple bon sens. Ne faites pas des demi-Dieux de vos enfants. Il pourrait très bien arriver qu'il ne vous fasse payer cher quelque jour, votre demi adoration.

On constate cependant que depuis quelques années, il y a recrudescence, le nombre des bons parents soucieux de l'avenir de leurs jeunes augmente d'une manière sensible, d'aucuns font de réels sacrifices de temps et d'argent ils ne le perdront ni ne le regretteront jamais.

En nos jours de science, de progrès matériel, de nos jours aussi de fausse science de matérialisme, de progrès athéisme, ne faut-il pas à l'enfant qui grandit et sera bientôt livré au monde, n'est-il pas de toute nécessité de le cuirasser contre les attaques de ce monde et le mettre en état de non seulement se défendre, mais d'attaquer, le nombre des bons combattants est malheureusement de beaucoup trop restreint. (Des défenseurs il y en a toujours assez surtout s'ils ont bien soin de se garer des balles, en se mettant bien à l'abri et à l'ombre des murailles). qui donnera à toute cette jeunesse qui monte, plus de science éclairée, plus de force de caractères qui les guidera avec plus d'attention, de délicatesse et de charité que celles-là même qui ont déjà faites à Dieu par leur vocation et le sacrifice de leur vie, de leur goût particulier pour se donner d'une manière plus efficace à la grande tâche mais aussi souvent ingrate tâche d'instruire cette même jeunesse.

Aimons et respectons nos soeurs. Tant d'autres en désirent qui n'en ont pas. Sachons leur prouver d'une manière tangible notre affection et par retour notre dévouement. Que leur oeuvre soit nôtre en y prenant dans la mesure de nos forces chacun notre petite part. En leur confiant vos enfants, faites-le sans restriction ce que Dieu garde est bien gardé. De l'assiduité comprend ou le sens exact de ce simple mot, à part l'interne bien peu d'élèves connaissent exactement la chose. C'est là qu'est cependant la clet du succès. Que voulez-vous que votre enfant apprenne s'il man que trois jours la semaine, ne fus-ce que ces même trois jours par mois. L'instruction est une chaîne; ne fracturez ni ne brisez rien au monde de cette chaîne de journées scolaires. L'enfant y perd trop. C'est vrai que vous avez des jeunes garçons, des jeunes filles qui ont fréquenté l'école jusqu'à l'âge de 15, 16 ans et audelà et vous êtes surpris du peu de progrès en un si grand nombre d'années. Je n'ai fréquenté l'école que depuis l'âge de 6 à 12 ans. Mais cette fréquentation n'a été interrompue que par des vacances légitimes ordinaires ou par des cas de maladie. Nous avions eu sur (car parler pour moi c'est mettre en cause l'élément Français) d'importants devoirs de vacances ou de convalescence. Aussi l'assiduité ne fut pas un vain mot. Oh! je sais parfaitement que avec une assiduité parfaite et des maîtres parfaits on peut très bien rester un cancre parfait toute sa vie. J'en ai connu des centaines. Mais ces misérables, de quels parents devenaient-ils, quelle notion exacte de la vie ils possédaient, je serais en peine de le dire polissons, débauchés corrompus avant l'âge, ils sont aujourd'hui ce qu'ils promettaient.

Si nous avions l'avantage de l'assiduité et du maître parfait selon le monde, il s'en fallait de beaucoup que nous eussions le maître selon Dieu. Esprit satanique, impie, imbu d'idées révolutionnaires qu'il s'efforçait de nous inculquer. Quel force de caractère ne fallait-il déjà pas avoir si jeune pour résister à un atmosphère aussi vicié.

Cette force nous la devions à l'énergie de nos prêtres qui ont su graver dans nos coeurs des caractères ineffaçables, qui ont su faire de nous des hommes conscients; merci encore à ces vénérés éducateurs.

Ici il ne règne pas encore que je sache cette fièvre pestilentielle anarchique et révolutionnaire qui fit et continue encore à faire tant de victimes et de désastres dans ma mère-patrie. En serait-il ainsi que nous du moins en serions à l'abri, car nos bonnes soeurs continueraient la tâche de nos vaillants curés.

Alors qu'en France les catholiques gémissent, regrettent leurs religieux, religieuses et prient pour leur réintégration, serions-nous plus ingrats et ne remercierions-nous pas Dieu de ce qu'il a bien daigné nous accorder comme à quelques rares priviligiés ses humbles et dévouées servantes. Vos enfants non seulement jouissent, plus heureux que leurs frères ou soeurs, par l'âge, et distants de plusieurs milliers de milles, d'une instruction et je dirai d'une bonne et religieuse instruction, plus heureux encore que l'enfant de la ville, il possède ce que la ville ne peut offrir une meilleure somme d'air pur, un câdre verdoyant des bois procurant l'ombre et la fraicheur en été, adoucissant la rigueur des vents piquants d'hiver, comme perspective l'été quoi de plus charmant que notre petit lac rond dont les eaux calmes, brillantes, réflètent ses contours ombragés, à l'horizon s'étend la campagne légèrement ondulée, coupée ça et là de bouquets de bois et de petits lacs et tout proche la maison du Bon Dieu, qui domine et couvre de son ombre protectrice la demeure de ses fidèles servantes une paix profonde et sereine règne seulement coupée de temps à autre par les joyeux ébats des enfants, le son argentin de la cloche du couvent, ou la croix plus grave de celle de l'église, annonçant trois fois le jour la salutation de l'ange à Marie.

Que désirer de mieux pour la jeunesse semblable en cela à son divin modèle l'enfant Jésus, elle ne peut que croître en vertu et en science sage; c'est la grâce que je lui souhaite...

Lorrain.

* * *

Après bien des labeurs et soucis multiples, le cultivateur va enfin jouir de sa juste récompense De toutes parts surgissent semblables en cela au champignon des forêts après une nuit d'orage des meules d'un grain pesant et dur car la saison a été véritablement idéale. Depuis quelques jours le sifflet aigu des machines annonce une nouvelle période d'activité extraordinaire. Que ce beau temps se continue quelque peu encore et l'année agricole qui se cloture sera bénie.

Melle Joséphine Labossière, résidente depuis quelque temps déjà à Port-Arthur, fait en ce moment une visite à sa famille fort étendue. Bien du succès.

* * *

Melle Verville, institutrice habitant précédemment le Dakota, enseigne depuis la rentrée des classes au couvent des Rdes Soeurs.

* * *

Cette semaine Mme Joseph Labossière conduisait ses deux fils cadets, Louis et Antoine Labossière au Petit Séminaire de Saint-Boniface. Ces deux jeunes élèves seront les premiers enfants de la paroisse qui inaugureront une vocation sacerdotale. Puisse le ciel les maintenir dans cette heureuse voie. Rien de plus consolant pour le coeur d'un prêtre. Rien de plus méritoire non plus pour les parents que cette bonne volonté si conforme aux désirs de Dieu, et toujours si rares.

Feuilleton de La Liberté

Restez chez vous!

PAR

PIERRE L'ERMITE

Un soir, en particulier, à propos d'un duel de comédie, imaginé pour amuser la galerie et ramener des abonnés à un journal en détresse, on tira tous les voiles avec une sorte d'inconsciente impudeur, et la société apparut au jeune homme avec le formidable truquage de ses engrenages; elle était devenue quelque chose de savant comme la guerre moderne, quelque chose de triste où le sentiment, l'affection, la famille n'avaient plus grand'chose à voir; où l'usine n'était pas faite pour l'homme, mais l'homme pour l'usine; où l'argent était tout, non pas l'argent du capital qu'on risque et qu'on fait fructifier, mais l'argent d'agiotage, qui fait endosser au premier la responsabilité des crimes qu'il a commis son cita des financiers honorés qui pouvaient, au soir d'un coup de bourse, écrire à leur complice: coeur troublé par tous ces scepticismes l'impression pénétrante de la divinité.

Oui, Dieu ne mourait pas, Dieu ne changeait pas. Ce qui était la vérité hier pour nos pères était encore la vérité aujourd'hui pour les enfants, et tous les bons mots des décadents et de fin-de-siècle n'atteindraient pas son impassible existence, pas plus que ne l'avaient atteinte les railleries de Rome et d'Athènes. Le Christ dont il baisait les pieds à Noyon, dans la petite chapelle chère aux Valmont, restait le Christ, le Christ qui, avec du sang ou avec de la honte, met, siècle par siècle, au tombeau tout ce qui n'est pas lui, et qui y mettrait ce Paris sceptique et léger, dont la lueur immense s'apercevait là-bas à l'horizon, au nord de Villenuve, s'il continuait vis-à-vis de la France et du monde son rôle dissolvant de déchristianisateur...

Le chemin que suivait Clément faisait des lacets autour du château. A chaque instant, au travers des arbres, le jeune homme apercevait dans la nuit les fenêtres des salons violemment éclairées, sur lesquelles passaient et repassaient des groupes enlacés... On dansait..., on danserait jusqu'à minuit; puis, demain, on se lèverait à 10 heures pour déjeuner, on irait promener les chevaux l'après-midi, on recevrait à 5 heures; puis on dînerait, et on redanserait. Et ainsi de suite, tous les jours que Dieu ferait... C'était ça leur vie, et comme lui, pauvre petit Clément, y tenait peu de place!

D'ailleurs, cela valait mille fois mieux; il n'était là qu'en passant; encore quelques semaines et il partirait de Villeneuve sans y laisser ni un regret ni une parcelle de son coeur.

Il partirait... pour aller où? Et comme il levait la tête pour se répondre à lui-même, il aperçut une seconde fois là-bas, au fond de l'horizon noir, une lueur indécise... C'était Paris... Paris, l'effroi de sa jeunesse et qui lui faisait à cette distance l'impression d'une fournaise colossale où brûlaient des millions d'existen- *Tout est perdu, sauf la caisse!* et fleurir ensuite leur boutonnière du ruban déshonoré de la Légion d'honneur, et coudoyer dans la rue des soldats pauvres, fiévreux, qui avaient versé leur sang sans pouvoir l'obtenir.

Et tout cela étendit sur son âme un voile de mélancolie, et il sortit du salon le coeur serré.

Ce soir-là, la nuit était belle et sereine, les étoiles brillaient mystérieusement dans le bleu sombre du ciel, et Clément éprouva un plaisir à prolonger son chemin, en prenant la grande allée qui descendait à la grille. La nature, au moins, ne changeait pas, c'était toujours la grande amie, à la conversation reposante, et qui semblait vouloir porter dans son ...es.

Immobile, les bras croisés, il la regardait dans la nuit, cette lueur dansante, que réflétaient les nuages... Etait-il nécessaire d'aller à Paris pour se faire une position...? Il retourna la question sous toutes ses faces.

D'abord, que voulait-il faire? Professeur? Jamais!... Il avait vu le collège, et pour toujours il en avait assez.

Prêtre?... Certes, il l'aimait bien, le bon Dieu; c'était sa consolation ici-bas, aux heures où les grandes eaux de la tristesse envahissaient son âme, d'aller s'agenouiller dans une église, et de prier le Christ, ami des faibles et des malheureux; c'était aussi sa grande espérance, et quand on attaquait devant lui ce Dieu, dont il voyait partout dans la nature les indiscutables manifestations, il lui passait dans le coeur une sorte de frisson, quelque chose d'analogue à ce qu'il aurait éprouvé si de plus cher sur la terre.... Et on avait taillé tout ce qu'il avait pourtant... non! il n'était pas fait pour être prêtre... En mettant la main sur son coeur..., il constatait que, si Dieu y tenait la place principale, il ne la demandait pas toute... non... Dieu ne l'appelait pas au sacerdoce...

Alors quoi? Ingénieur?... Il en pleuvait sur le pavé de Paris, qui ne savaient comment utiliser leurs brevets; d'ailleurs, la carrière industrielle lui avait toujours inspiré une sorte de répulsion: il y avait dans ce maniement de forces énormes quelque chose de violent, de brutal, qui l'écrasait.

Faire son droit...? Oui, mais alors c'était rentrer par une autre route dans la tentation obsédante dont il était sorti par un coup de volonté... Non, il ne ferait pas son droit, car cette carrière ressuscitait en lui des espérances qu'il ne pouvait pas encourager, le placerait entre l'étude de M. Valmont... ou le désespoir de la voir passer à un autre dans la main de Blanche.

Et le trouble où le mettait déjà cette pensée, les souvenirs douloureux qu'elle réveillait tumultueusement en lui, les regrets de la séparation durement décidée, tout lui montrait que la blessure était là, fine mais profonde, prête à s'ouvrir de nouveau si la volonté faiblissait un instant et laissait renaître dans un coeur déjà brisé des espérances qu'il faudrait anéantir encore.

Non, il ne serait pas avocat. Médecin?... pourquoi pas?...? Déjà, à Noyon, cette idée l'avait séduit. Ce serait quatre années à passer à Paris; et puis, dans l'avenir, la vie considérée, utile, dans un petit coin qu'il choisirait... Qui sait, peut-être à Noyon, mais plus tard, quand Blanche serait mariée. Il y vivrait au milieu de ses souvenirs, de ses livres, de ses expériences; il aurait sa carriole d'osier. Sans cesse, pour ses visites, il parcourrait le pays; chaque arbre aurait pour lui un langage, et, quand il reviendrait le soir, sur les routes aux détours capricieux qui serpentent au pied du Siméon, il se rappellerait les jours déjà lointains de son enfance où, souriant en face de l'avenir heureux, tenant dans sa main la main de sa petite amie, ils entraînaient Got, là-haut, au-dessus des grottes où croissent, tout droits, les sapins argentés, et d'où l'on découvre, à perte de vue, la si gracieuse vallée de l'Oise... Oui... médecin... cela irait à sa nature affectueuse... Il se ferait une famille chez les petits et chez les pauvres..., une famille qu'il pourrait aimer sans entendre éclater derrière lui les insinuations d'un Cassonneau.... Et puis, se trouver toujours en contact avec la souffrance des autres, cela lui ferait oublier la sienne...

Tout en réfléchissant ainsi, Clément était descendu jusqu'à la grille, en laissant à gauche le pavillon où il couchait... La fraîcheur du soir lui avait fait du bien; le grand calme de la nature semblait s'étendre aussi sur son âme et en chasser les pensées attristantes... Oui, malgré les indécisions douloureuses de l'âme, malgré nos aspirations déçues, malgré nos souffrances, il fallait bénir la Providence, car toutes ces choses constituaient le mystérieux trésor avec lequel on payerait son entrée là-haut; oui, Dieu était bon; et les étoiles qui scintillaient, dans le bleu silencieux de l'infini, semblaient veiller pour lui sur sa pauvre créature... Pourquoi ne ferait-il pas sa prière du soir, là, en face de la nature immense, un milieu de l'apaisement mystérieux des choses?... Les arbres, au-dessus de lui, secouaient au vent du soir la poussière du jour, pourquoi ne ferait-il pas comme eux, et ne laisserait-il pas là, avant de remonter, tous ses ennuis, toutes ses inquiétudes, dans une prière, dont il pressentait déjà la salutaire douceur...

A cet endroit, il y avait précisément un vieux banc de pierre tout couvert de mousse; Clément s'y agenouilla, et, pendant quelques minutes, parla au Père qui est dans les cieux, au Père qui veille sur toutes ses créatures, sur les oiseaux et sur les enfants, sur les riches et sur les pauvres; il lui confia les douleurs de son passé, les soucis de son avenir et l'espérance intime qui ne voulait pas mourir au fond de son être... Peu à peu la paix descendait dans son âme, la paix douce et fortifiante, comme les grands calmes qui s'étendent sur les champs après les heures d'orage... Il priait encore, le front appuyé au fût d'un arbre, lorsque, subitement, l'allé s'éclaira de la lueur de deux lanternes. Le sable grinça et une voiture passa au galop, emportant une demi-douzaine d'invités, tous très gais, et réveillant les échos endormis par des éclats de voix discordantes, qui essayaient, chacun de son côté, de chanter quelques-uns des couplets où l'anémie cérébrale du Boulevard semble concentrer ce qui lui reste de force:

Joséphine... elle est malade...
Ah! plaignez ma pauvre soeur!..
ou:

...re sont de

UN MAUVAIS FRANC-MACON

Rendez-nous les Soeurs!.... Sous ce titre, M. André Ibels publie une fort intéressante série d'articles dans l' "Eclair". En voici un dont la documentation est vraiment piquante:

Il me tombe entre les mains une brochure qui ne manque point d'un certain piquant. Jugez-en. C'est une thèse, parce il y a quelques années, sous la signature de M. Marcel Blatin. M. Marcel Blatin est le fils de cet ancien grand-maître de la franc-maçonnerie, féroce anticlérical, et je relève dans la liste des francs-maçons actuels, le nom de Marcel Blatin lui-même! Sa thèse roule sur les hospitaliers et sur les hospitalières. Voilà un homme, pensez-vous, qui va faire l'apologie de la laïcisation?... Stupéfaction! M. Marcel Blatin déclare que les infirmières laïques sont, dans les hôpitaux, une cause permanente de scandales!

Il écrit:

"Pendant cinq années d'hôpital, comme interne à Clermont-Ferrand et comme externe à Paris, j'ai pu voir de près les avantages et les inconvénients de nos organisations hospitalières. De bonne heure, mon attention fut attirée par l'insuffisance des soins que l'on donne aux malades de nos hôpitaux. Ayant passé alternativement dans les services tenus par les religieuses à l'Hôtel-Dieu et à Clermont-Ferrand, et dans d'autres desservis par des laïques, à Lariboisière et à Tenon, j'ai pu comparer les différentes catégories d'infirmières qui donnent leurs soins aux Français..."

Et plus loin:

"On a beaucoup insisté sur l'ardeur exagérée avec laquelle les soeurs cherchent à faire des conversions. On a prétendu qu'elles abattent le moral des malades à force de leur parler de la mort, qu'elles les fatiguent par des exercices de piété et qu'elles vont jusqu'à priver des vivres ou des mille douceurs dont elles disposent ceux qui refusent d'aller à la messe.

Pour ma part, je n'ai jamais constaté chose pareille; j'ai bien vu, à plusieurs reprises, des malades se plaindre de ce que la Soeur les traitait mal parce qu'ils ne faisaient point la prière. Mais lorsque j'ai poussé l'enquête à fond, j'ai toujours contaté qu'il s'agissait de gens peu intéressants, qui s'employaient surtout à mettre le désordre dans la salle. Les religieuses savent mieux que nos infirmières laïques des hôpitaux (qui sont loin d'être des modèles) parler aux malades, les encourager, les consoler.

Elles savent mieux maintenir dans la salle une discipline et un ton de bonne éducation, qui font souvent défaut ailleurs. Elles répriment les grossièretés de leurs hospitalisés et de leurs sous-ordres. Grâce à elles, le bon ton est respecté et on n'entend pas les infirmières tutoyer l'interne comme cela se voit ailleurs. En tout cas, il faut reconnaître qu'on trouve chez les Soeurs un admirable esprit de dévouement et de charité."

M. Blatin, ensuite, énumère tous les scandales dont sont cause les infirmières laïques, et il déclare que ces scandales sont inconnus dans les quelques hôpitaux qui ont conservé les Soeurs. En voici quelques échantillons. Une dame C...y, surveillante à Saint-Antoine, s'éprend d'un malade, lequel, guéri, est nourri, au dehors, par la dite surveillante. Cela lui rapporte quatre mois de prison. Même motif de la condamnation à la même peine pour Mlle T.... avec cette différence que Mlle T... sortait d'une maison de tolérance... ce qui ne l'empêche pas d'être réintégrée à Saint-Louis (sic). Elle a fini dans la débauche et l'ivrognerie.

Au cours d'un procès, jugé à la 10e Chambre, il est révélé qu'on donne, la nuit, à l'hôpital Lariboisière, le spectacle de danses effrénées aux malades, qui assistent épouvantés à des scènes de pugilat que l'on voit aussi se dérouler de temps en temps à Bichat et au Midi: les veilleuses qu'on y admet comme celles de la Pitié, passent les nuits devant les saladiers de vin chaud des mastroquets (Marcel Blatin).

Voulez-vous plus fort?

Le directeur du grand hôpital Saint-Antoine, M. Paul Bru, me faisait parvenir, pendant ma campagne contre les voleurs des pauvres, un roman que je lus avec le plus profond ahurissement. Il avait pour titre "le Roman d'une infirmière". Voulez-vous savoir de quelle façon un directeur d'hôpital peint, et sur le vif, les scènes honteuses qui se déroulent dans les hôpitaux parisiens et comment il présente des infirmières laïques!

Voici l'infirmière ivrogne:

"Nini Saumur était une grosse mère que l'on aurait prise—si elle n'avait été vêtue de l'uniforme hospitalier,—pour une harangère des Halles, une de ces poissardes, comme Mme Angot, forte en gueule.

La face superposée, le nez rouge, les yeux toujours larmoyants, elle traînait la savate en marchant avec un mouvement de hanches semblables à celui des matelots qui, sur l'entrepont, résistent au vent qui souffle dans les voiles.

—Oui, j'm'ai encore béqueté avec ma surveillante: c'te rosse prétend que j'bois la bière des malades et que j'me saoule avec le vin des veilleurs.

—Elle a peut-être raison.

—Bouffi! j'ai encore dix ronds pour prendre un moka avec du pétrole... Mais j'te demande un peu d'quoi ell's'mêle, la surveillante. Est-ce que je m'occupe de c'q'elle fricote! Les chefs, c'est des v....!...

—Nini, t'es poivre!

—Zut!

—Nini, tu 'as raison, au fond, intervint un garçon à figure joviale, membre du Syndicat du personnel non gradé de l'A. P., mais tu as tort dans la forme. Ce n'est pas avec des injures et des gros mots que nous obtiendrons satisfaction, si nous voulons voir aboutir nos revendications..."

Voici l'infirmière coureuse:

Victorine était une belle fille.. la bouche rouge, sensuelle... les cheveux très noirs, crépus, la peau bistrée. A l'hôpital, on la surnommait la "Négresse"!

La négresse... etc. Nous ne pouvons pas suivre la négresse dans ses aventures.

"Elle a détruit la camaraderie à l'hôpital. Toutes celles qui ont un certain cachet de distinction ou d'élégance, toutes celles qui ont de l'instruction et suivent les cours, toutes celles qui sont bien notées par les médecins ou le directeur lui portent ombrage. Elle ne peut les souffrir. Elle les débine partout, auprès de ses collègues, auprès des internes, auprès de l'administration même, car elle se dit protégée par les hauts bonnets. En réalité, c'est une "mouche".

Voici l'infirmière qui s'amuse:

"—Tu sors?.. tu as la permission de théâtre?....

—Oui, et toi?

—Moi aussi... mon interne m'a donné deux places pour Cluny... j'y vais avec Marcelle, Marcelle de Laryngo....

—Sans amis?

—Sans amis... moi, je n'ai point ta veine.... moi, je n'ai personne."

Voici les infirmières soupeuses:

"Celles qui restent, tiennent des conversations de corps de garde. Puis, auditoire, la fête commence:

Des infirmières rentraient, réveillaient leurs compagnes:

—J'ai du pâté de foie!

—Moi des sardines!

—J'ai passé deux litres de bière!

—On va souper!

—J'ai du vin blanc!

—Bravo, j'en suis!.... Hurrah!

Sur une chaise, on place le couvercle d'un carton de chapeau et, sur cette table improvisée, les provisions s'alignent. Quelques-unes se sont levées, une est debout sur son lit et se tient en équilibre sur un pied:

—Je suis le génie de la Bastille!"

Et ne croyez pas qu'il y ait là de l'exagération. Au contraire. L'auteur de ce roman réaliste, qui est, nous ne saurions trop y insister "le directeur d'un hôpital", a reçu—oui, a reçu les félicitations de son grand chef, du directeur de l'Assistance publique! Mieux, il reconnaît l'exactitude du tableau dressé!! et... il juge l'ouvrage tellement réel, tellement exact, qu'il écrit... UNE PREFACE!

Voici quelques lignes de la préface de cet incommensurable gaffeur qu'est M. Mesureur:

"Votre livre si vivant (sic), qui peint vos modèles sous le jour cru d'un réalisme un peu outré (sic) n'est parfait pour m'alarmr (sic): quand on a la responsabilité d'une grande administration comme l'Assistance publique de Paris, où rien n'est parfait (sic), pas plus qu'ailleurs du reste, on recueille toutes les critiques: elles apportent toujours avec elles plus de lumière, elles permettent de remédier à un mal ou de réaliser un progrès. On est d'autant mieux disposé à accepter la leçon que comporte cette critique, alors qu'elle est revêtue, comme dans votre livre, de la force élégante et courtoise d'une oeuvre littéraire: cela console de ces campagnes où l'ignorance le dispute à la mauvaise foi. Je vous remercie de la dédicace de votre livre, je lui souhaite d'être lu (sic."

Après celle-là, n'est-ce pas, il n'y a plus qu'à saluer bien bas M. Mesureur, roi de la Purée... et prince de la Gaffe.

Voici donc les infirmières laïques jugées par le franc-maçon Marcel Blatin, par M. Paul Bru, directeur de l'hôpital Saint-Antoine.... et par M. Mesureur lui-même. Voilà bien la contre-partie du petit discours envoyé à M. Poincaré, par le directeur de l'assistance publique à la Salpêtrière.

Il y a quelques mois, une infirmière d'Antony, une "bleue", c'est-à-dire une élève de la Salpêtrière, une chouchoute, bien pistonée, bien protégée, refusait d'obéir à un médecin. Celui-ci alla se plaindre à qui de droit.

—Rien à faire, lui répondit l'économe, et non seulement il n'y a rien à faire, mais je la défendrai contre tous: d'ailleurs, plaignez-vous en haut lieu, vous n'obtiendrez rien.

Le médecin se plaint, une fois, deux fois, trois fois... Rien... Enfin, pour la forme, on fait une enquête. On absout la "bleue". Elle triomphe! Seulement, en juillet 1912, les autre infirmières la dénoncent comme voleuse!... C'est grave. L'on est bien obligé d'agir. Or, en perquisitionnant dans sa chambre on trouve un porte-monnaie volé et divers objets volés. Vous croyez que le "bleue" fut arrêtée? Non. On l'a priée de s'en aller. Cette histoire ne peut être niée (un bulletin syndical en a fait mention sous une autre forme).

Pour finir, la note cocasse.

En 1911, à Tunis, quelques chloleriques entraient à l'hôpital de cette ville. Les laïques se sont empressées de déguerpir... avec bagages... et ce sont de crânes petites chanteuses de caf'-conc' qui ont bravement pris leurs places!—Ollé! Ollé!

UN CAMBRIOLEUR D'IL Y A 3,000 ANS

Un crime a été commis voici quelque trois mille ans. Le malfaiteur vient d'être découvert, près de Memphis (Egypte), par le célèbre archéologue Flinders Petrie, dans une tombe royale de la douzième dynastie. Moins heureux que le Patagon momifié que l'on vendait, l'autre jour, à la salle des ventes de Paris, l'Egyptien n'affectait plus que la forme d'un squelette poussiéreux. Il n'en fallut pas davantage, au savent anglais, pour reconstituer, à l'aide de quelques détails secondaires, le drame qui avait valu la mort à cet ancêtre des cambrioleurs. Car c'est bien un cambrioleur que M. Flinders Petrie a découvert. Il le prouve avec la précision d'un Sherlock Holmes.

Des traces d'effraction et un trou pratiqué dans la paroi du couloir indiquaient nettement qu'un voleur s'était introduit dans la tombe et avait voulu prendre les bijoux qui s'y trouvaient. Le cambrioleur était en train de ramasser les objets précieux, lorsqu'une dalle de pierre se détacha et l'écrasa. M. Flinders Petrie retrouva, à côté du squelette, la cassette défoncée.

Il n'y a pas de vice qui ne soit nuisible, dénué d'esprit.

En voulez-vous des homards...?
Ah! les sales bêtes...
Elles ont du poil aux pattes!...

Il la laissa passer, puis s'achemina vers le petit pavillon où il couchait. Le jardinier vint à sa rencontre, après avoir fermé la grille, et il lui raconta qu'une dame en noir, très distinguée, accompagnée d'une jeune fille toute blonde, était montée l'après-midi, au château, dans une voiture louée en bas, à Villeneuve. Toutes les deux s'étaient informées du jeune précepteur et paraissaient l'aimer beaucoup: mais à aucun prix elles n'avaient voulu laisser leur nom ni dépasser son pavillon.

L'une d'elles semblait réellement ne pas pouvoir repartir, et, de sa fenêtre embusquée sous la verdure, il l'avait vue se retourner longuement et plusieurs fois vers la grille du château...

Et, comme il faisait nuit, le jardinier ne remarqua pas, pendant qu'il parlait, que Clément avait pâli, pâli effrayamment...

CHAPITRE XXI

C'est le mois d'octobre.

Il tombe sur Paris une petite pluie fine. Elle tombe lentement, sans se presser, on dirait qu'elle tombera ainsi jusqu'à la fin du monde. Elle enveloppe toute la ville d'une atmosphère grise monotone, désolée; il fait déjà froid pour la saison, et la foule patauge lamentablement dans une boue glaciale.

Dans le courant d'air perfectionné qui circule autour de la gare du Nord, les voyageurs du train omnibus arrivant de Tergnier-Noyon-Compiègne piétinent sur le trottoir, s'éborgnant réciproment avec la pointe de leurs parapluies inondés. Les uns essayent de héler un fiacre. Le cocher le toise dédaigneusement:

—Cinq personnes à charger!... Merci, plus souvent!... Prenez l'omnibus..., tas de voyageurs à trente-six sous la douzaine!...

L'omnibus..., c'est facile à dire. Tous passent, invariablement complets, et là-haut, sur l'impériale, les voyageurs se tiennent debout. Il devient même difficile de quitter le trottoir, tellement, sur la chaussée, l'armée des balayeurs vient d'aggraver la situation. Ils sont là une vingtaine, chaussés de bottes énormes, armés de râteaux pleins, qui alignent devant le trottoir une bordure de boue dépassant deux mètres de largeur, et bloquant sur le trottoir tous les passants.

Au milieu de cette déroute, un jeune paysan, une vieille valise en drap tenue sur l'épaule au bout d'une canne, va, vient, tourne, retourne, fait les cent pas, sans se décider à prendre un parti.

Ce paysan a dix-neuf ans, on lui en donnerait trente, tellement il est large et fort. Sous ses habits mal taillés, on devine une carrure terrible, éponouie en plein champ sous le grand soleil de Dieu. Nos lecteurs le connaissent déjà, car il s'appelle Isidore... Ce matin il a quitté Noyon. Sa mère a refusé de l'accompagner à la gare, car la vieille Jupinet a ses idées bien plantées sous son rude crâne de paysanne: pour elle, c'est un folie, une ingratitude, un sacrilège, d'abandonner là sa terre, sa vieille terre que ses ancêtres ont retournée tant de fois, qui jamais ne les laissa mourir de faim, et de quitter le foyer où l'on naquit, le village où tous les ancêtres étaient nés, où tout le monde se connaissait, pour aller là-bas, dans ce Paris vicieux, chercher le moyen soi-disant facile de gagner un argent qu'on dépenserait plus facilement encore.

Et, malgré tout, Isidore s'était entêté, soutenant qu'il avait raison, et contre sa mère qui était une arriérée, et contre M. Valmont qui avait des raisons très claires de la garder, lui, Isidore, le meilleur ouvrier du Ruault, et contre l'archiprêtre de Noyon qui avait toujours peur que les âmes se perdent dans la capitale.

Le vieux Jupinet en était bien revenu de son caprice imprudem pour Paris. Les raisonnements de sa femme l'avaient retourné; mais il n'osait plus rien dire à Isidore, tellement il était honteux maintenant de ne pas avoir combattu ses projets, alors que peut-être on aurait pu les changer.

Seulement, quand il vit son fils sur le point de partir, tout son être se retourna: on eût dit que son sang de laboureur se révoltait, que l'atavisme parlait en lui, et que les vieux dont il était le descendant s'indignaient devant Isidore comme devant un déserteur et un apostat!...

Il s'était assis au coin du foyer en répétant sans cesse cette parole comme une litanie:

—T'as tort, mon gas.... t'as tort!...

Et Isidore, impatienté, comprenant qu'il y aurait des scènes en chemin, lui avait dit adieu là, préférant ne pas montrer à tout Noyon qu'il partait malgré tout le monde.

Son cousin Jacques, seul, l'avait accompagné à la gare. Ils avaient fait la route sans causer, chacun ayant son idée. Tant pis pour Isidore s'il faisait une bêtise, quand à lui il en profiterait sans remords.

Evidemment, Jupinet ne pourrait plus garder tous ses champs et le Jacquot savait bien ce qu'il lui proposerait. Depuis des années, il s'était tu, attendant son heure; elle allait venir: il lui offrirait même comme un service de lui acheter les champs qui dévalaient jusqu'à la route, ces champs regardés si longtemps avec la convoitise, avec le désir, la passion de les posséder, de les ajouter au joli lot qu'il avait déjà au soleil... Isidore s'en allait Jacques se rendait cette justice—c'était beaucoup—que jamais, depuis quatre ans, il n'avait dit un mot pour l'encourager dans son dessein d'aller à Paris. Que pouvait on lui demander davantage! De le combattre, ce projet?... Mais il croyait bien l'avoir fait, seulement Isidore l'ayant malmené une première fois, il n'avait plus insisté.

Et c'est ainsi qu'Isidore avait quitté Noyon, sans un regret, s'obstinant dans son idée, apportant à la suivre cette ténacité silencieuse du paysan, pour lequel chaque objection est une raison de plus pour s'affermir dans sa volonté première.

En octobre, la nuit vient vite. Les yeux d'Isidore, habitués aux grands espaces, clignotaient à la lueur jaune des becs de gaz qui s'illuminaient sous la pluie!... Et ce Nanglart qui venait pas!.. Car c'était lui, le chasseur du café parisien, qui avait facilité cette équipée; il avait promis d'être sur le quai de la gare pour attendre *son pays*; il devait le piloter, lui faire des relations, lui trouver une place. Mais Isidore avait beau dévisager tout le monde, il ne reconnaissait personne.

Alors, quoi faire, à cette heure, dans ce Paris qu'il ne connaissait pas, où jamais il n'avait encore mis le pied?...

Aller à l'hôtel?... Mais c'était une pièce de cent sous, tout de suite, qui allait partir, et il n'en avait pas à gaspiller dans la bourse de cuir qu'il avait achetée, un jour, à la foire de Noyon... Pourtant, il fallait dîner et coucher quelque part?...

Et il s'avançait... reculait... faisait en dehors de la grande marquise quelques pas sous la pluie, puis revenait se gîter sur un banc, traînant sa valise qui lui sciait l'épaule.

A la fin, il n'y tint plus. Puisque cet animal de Nanglart lui manquait ainsi, dès son arrivée, il irait le trouver tout seul... Il servait comme chasseur dans un café sur les grands boulevards, et avait un uniforme très distinctif, il arriverait bien à le découvrir dès ce soir!... Il avait fait au Siméon des chasses plus difficiles que celles-là... Allons, houp!... en marche!... Et, baissant la tête, tendant le dos à la pluie maussade et pénétrante, accrochant les passants avec sa valise, il fila droit devant lui sans trop savoir où il allait.

Il marcha trois quarts d'heure du pas lent, cadencé, des paysans; les maisons succédaient aux maisons, les rues pleines d'ombre succédaient aux rues pleines d'ombre, et devant lui, toujours, quelque chose de monotone, de fatigant et d'interminable; que de fois il avait marché des heures sur les routes départementales, quand il allait à pied de Noyon à Coucy, et jamais il n'avait éprouvé ce qu'il ressentait là, déjà, dans tout son corps. Ce n'était pas seulement de la fatigue physique, c'était encore une sorte d'inquiétude, une angoisse vague de l'inconnu: à cette heure toujours il était *chez lui*, c'était le moment de la soupe bien chaude et de la cheminée flambante, là-bas, au pays. Et puis tout ce bruit, tout ce va-et-vient assourdissant des voitures, l'obligation de se garer à chaque instant, tout cela l'étourdissait, lui enlevait la perception nette des choses.

Deux fois déjà il avait demandé les grands boulevards...: c'était tout droit, puis on tournait à droite... encore à droite... enfin à gauche... Mais il marchait, et n'osant plus demander des indications données trop vite pour être comprises par sa pauvre tête un peu dure de paysan.

Tout à coup, au détour d'une rue, il se retrouva en face de la gare du Nord. D'abord il crut rêver, mais, en s'approchant, il reconnut le monument, les statues, l'horloge, les alentours.

Alors il eut un moment de découragement, et, trempé jusqu'aux os par la pluie qui tombait toujours, il s'assit, accablé, sur un banc: Bon sang de bon sang!... C'était-il grand ce Paris tout de même!... Compiègne était une rude ville pourtant..., mais on n'y marche pas une heure pour se retrouver au même endroit... Et puis, ces omnibus qui n'arrêtent pas, et cette foule!... Dire que tout ce monde-là va trouevr ce soir à se gîter!... Enfin, tout de même, il ne pouvait pas rester là... Un omnibus s'arrêta devant lui pour laisser descendre une famille... A tout hasard il voulut y monter... Le conducteur, de fort méchante humeur, n'y consentit qu'à peine: c'était dégoûtant, des voyageurs pareils, crottés comme des barbets, et traînant des colis énormes derrière eux!...

Le fait est que le malheureux Isidore se trouvait en vilaine posture. Mal équilibré sur ses jambes dans l'omnibus cahoteux, gêné par sa valise, ruisselant d'eau, il eut immédiatement tous les voyageurs contre lui, et deux dames se levèrent pour ne pas l'encadrer. Puis, ayant expliqué qu'il voulait aller sur les grands boulevards, on s'en débarrassa le plus vite possible en le débarquant à la première correspondance.

(A suivre)

QUELQUES REMARQUES SUR "L'HISTOIRE DU CANADA" DE FRANCOIS-XAVIER GARNEAU

Les cent voix de la publicité font de la réclame pour la vente de l'*Histoire du Canada* de Garneau, dont M. Hector Garneau donne une nouvelle édition agrémentée de notes plus moins critiques.

On passe de porte en porte pour donner à l'ouvrage une grande diffusion: des sociétés patriotiques l'offrent en prix à nos écoliers.

Cette histoire, et surtout la nouvelle édition, mérite cependant, au point de vue catholique, quelques remarques sévères.

M. Hector Garneau, dans une préface, nous déclare qu'à l'encontre de Charlevoix, de Faillon, de Ferland, F.-X. Garneau "ne voit pas les hommes et les choses sous le seul angle religieux."

Voilà une assertion non seulement hardie mais fausse. Ferland et les autres n'ont pas envisagé l'histoire du Canada sous le seul angle religieux.

Quelques lignes plus loin, M. H. Garneau nous parle "des intérêts *supérieurs* de l'Etat et de la prédominance qui revient au pouvoir civil."

Un catholique ne reconnaîtra jamais que les intérêts de l'Etat soient supérieurs à ceux de l'Eglise. Le pouvoir spirituel l'emporte, et de beaucoup, sur le pouvoir temporel. L'Eglise et l'Etat sont deux sociétés complètes, indépendantes dans leur sphère, mais l'Etat n'a pas de prédominance sur l'Eglise. A cause de sa fin beaucoup plus élevée, l'Eglise est supérieure à l'Etat et la législation de l'Etat ne peut jamais prévaloir contre les intérêts supérieurs des âmes.

* * *

Déployant hardiment son drapeau gallican, M. Hector Garneau nous déclare que son grand'père, gallican comme lui, est en bonne compagnie avec saint Louis Philippe le Bel, Louis XIV, etc.

D'abord, comment M. Garneau, Hector, puisqu'il prétend être au courant des choses historiques, classe-t-il saint Louis parmi les gallicans. Croirait-il encore à la pragmatique sanction, de saint Louis? Les gallicans du 17e et du 18e siècle en faisaient usage, mais il y a beau temps qu'on a constaté la fausseté de ce document.

Voici ce qu'en dit M. Georges Goyau dans la *Catholic Encyclopedia*, à l'article Louis IX."La vérité est que c'est un document forgé au 14ème siècle par les légistes désireux de donner à la Pragmatique Sanction de Charles VII un précédent digne de respect."

Saint Louis, comme c'était un droit, pouvait faire connaître au Pape des abus qui s'introduisaient dans l'Eglise, mais il reste encore à prouver qu'il s'opposa au droits légitimes du Saint-Siège.

Que Garneau soit en compagnie de Louis XIV, de Philippe le Bel, etc., soit. C'est une mauvaise compagnie au point de vue gallican, car enfin les déclarations gallicanes sont jugées depuis longtemps par l'autorité infaillible; quelques-unes sont notoirement hérétiques.

Comment peut-on se prétendre libéral en soutenant les empiètements de l'absolutisme royal de Louis XIV sur les droits imprescriptibles de la société parfaite établie par Jésus-Christ pour gouverner l'Eglise?

M. Hector Garneau, dans une note de blâme, nous fait toucher du doigt les causes des erreurs doctrinales qui ont gâté l'histoire de Garneau.

* * *

F.-Xavier Garneau n'eut pas la chance d'étudier sérieusement la philosophie du bon sens, la philosophie catholique, il ne fit pas ses humanités dans un collège régulier.

Le croirait-on, pour un catholique? ses admirations s'adressaient à Voltaire,—c'est M. Hector Garneau qui nous le dit sans broncher,—au Voltaire de l'*Essai sur les moeurs* et du *Traité sur la tolérance*, à deux ouvrages à l'Index catholique.

On doit s'étonner qu'après avoir été à pareille école, l'historien canadien ait conservé encore tant de bon sens.

La tolérance de Voltaire, c'est l'indifférence doctrinale. Nous devons tolérer les personnes, mais reconnaître que toutes les erreurs et toutes les fausses religions ont le même droit que la vérité, c'est nier la vérité et la vraie religion.

L'admiration de Garneau allait encore à Michelet, qui faisait souvent de l'histoire avec ses idées préconçues.

Pour Michelet, 89, c'est l'aurore, c'est le soleil levant. Avant 89, il n'y avait rien. Surtout pas de peuple.

C'est avec ce préjugé que Garneau a supposé que l'instruction était à peu près nulle au Canada, sous l'ancien régime, assertion réfutée péremptoirement par le dernier ouvrage de Mgr Gosselin, Recteur de l'Université Laval.

C'est sous l'influence de ce préjugé que F.-X. Garneau entonne dans sa préface un hymne exagéré à la démocratie, fille de la liberté, *lion populaire que la Révolution française a établi sur son piédestal.*

Pour lui comme pour Michelet, il n'y avait que tyrannie avant 89.

* * *

Mais ce qui dépasse toute mesure, c'est l'affirmation suivante: "On ne doit pas être surpris si l'Amérique—....le peuple,— adopte dans leur entier les principes de l'école historique moderne, qui regarde la nation comme *source de tout pouvoir.*"

Voilà une sottise. Non, le peuple n'admet pas une pareille idolâtrie de la volonté générale. Garneau, c'est évident, ne voyait pas clair dans les dogmes de 89. Mais quel catholique voudrait faire du peuple la source du droit? La source du droit, c'est le Législateur suprême, c'est Dieu. Or, le peuple n'est pas Dieu. Le peuple, comme toute volonté créée, se soumet au droit, mais ne crée pas la loi naturelle. Laissons ces sottises aux tenants de la *démocratie.*

S'il fallait relever toutes les assertions tendancieuses, toutes les graves erreurs de cette pauvre préface de Garneau, cela m'entraînerait trop loin. Je voulais mettre en garde les catholiques admirateurs à bon droit du patriotisme de Garneau contre certains préjugés qui déparent son histoire.

F.-X. Garneau manquait de saine philosophie.

* * *

Richelieu qui connaissait bien les Huguenots et qui savait qu'ils étaient d'abord Huguenots avant d'être Framais, qu'on les voyait faire alliance avec les Anglais et les ennemis de la France, n'avait pas voulu qu'ils eussent pied en la Nouvelle-France, qui était trop près des Puritains de la Nouvelle-Angleterre. Richelieu avait le coup d'oeil juste. Garneau trouve cette exclusion stupide. Qui donc se montra acharnés contre l'établissement de Québec et le prit pour le compte de l'Angleterre? Des Huguenots à moitié Français...

Louis XIV, infatué d'absolutisme, Colbert, Frontenac, Talon, tous bons gallicans qui se croyaient le droit de se mêler d'administration ecclésiastique, ne trouvèrent pas en Mgr de Laval un fils toujours obéissant. N'écoutant que l'intérêt supérieur des âmes, le vénérable évêque fit un cas réservé de la vente de l'eau-de-vie aux Sauvages. Et c'était justice. De là les récriminations des traitants, des officiers de la colonie qui faisaient leur profit de cette vente, de là les colères des gouverneurs mêmes, intéressés. On cria à la tyrannie des consciences. Que valent ces mémoires? C'est au critique à le discerner.

En tout cas, Mgr de Laval est vénérable et dans l'Eglise on n'introduit la cause que de ceux qui ont pratiqué des vertus plus qu'ordinaires.

Pensez-vous que Rome juge comme Garneau? Oyez le jugement: p. 222.

"Son (de Mgr de Laval) esprit absolu et dominateur voulait tout faire plier sous sa volonté. Ce penchant... dégénéra... en querelles avec les hommes publics, les communautés religieuses et même avec les particuliers.

"Il s'était persuadé qu'il ne pouvait errer dans ses jugements s'il agissait pour le bien de l'Eglise et il entreprit ici des choses qui auraient été exorbitantes en Europe."

Voilà l'écho mensonger des gallicans.

Ce n'est pas une parole de d'Argenson et consorts qui peut contre-balancer le témoignage impartial de tant de témoins contemporains. Les témoignages se pèsent au poids de la saine critique.

* * *

Voulez-vous maintenant savoir le cas que fait Garneau de la spiritualité de la Mère Marie de l'Incarnation, dont les écrits depuis longtemps passent, et à raison, pour les plus remplis de l'esprit de Dieu.

Page 236: "La Supérieure de l'Hôtel-Dieu et la célèbre Mère Marie de l'Incarnation... partagèrent le délire de la dévotion. Ce furent elles qui donnèrent le plus d'éclat en Canada au culte de la spiritualité, *pieuse chimère* qui affecta pendant longtemps plusieurs intelligences tendres et romanesques."

C'est dommage que Garneau n'ait pas gardé plus de réserve là-dessus.

* * *

Je n'ai pas tout dit, mais en voilà assez pour prouver qu'on ne doit pas accepter Garneau sans précaution. Ses principes sont dangereux pour la jeunesse catholique.

On avait reconnu la fausseté de certaines assertions de Garneau. Une main pieuse avait amélioré l'*Histoire du Canada* et avait pratiqué des coupures. On nous sert le premier plat. Est-ce un progrès?

M. Hector Garneau a assumé la tâche de corroborer tous les dires de son grand'père par des citations. Ces citations ne sont pas toujours judicieuses. Ainsi l'historien, p. 69, avait dit que le P. Biard, fait prisonnier par Argall, avait été soupçonné *à tort* d'avoir servi de pilote aux ennemis de Port Royal. M. Hector Garneau ajoute en note: "Néanmoins, Poutrincourt et des auteurs anglais accusent le P. Biard de trahison." Voilà qui est judicieux, n'est-ce pas? Là-dessus, on nous renvoie à Lescarbot, qui, comme on sait, ne se gênait pas sur le compte des Jésuites.

Toujours sur le témoignage de Lescarbot, on nous dit que les Jésuites excommunièrent Biencourt. Eh quoi! de simples prêtres prononcer une excommunication!

Dans l'appendice XLIV, on nous dit que le Pape poussa à la Saint-Barthélémy et que Grégoire XIII se réjouit de ce massacre. Le Pape Pie V donna des conseils. Il voulait voir détruire la puissance des Huguenots, mais non par l'assassinat, comme on pourrait le croire d'après la note, et Grégoire XIII se réjouit de la Saint-Barthélémy, parce qu'il croyait à tort à une conspiration huguenote. Qu'il se soit réjoui d'un froid assassinat, voilà qui n'est pas vrai. Voir Vacandard, (Etudes de critiques et d'histoire), p. 292.

Un véritable critique historique pèse ses documents. Je regrette que M. Hector Garneau nous serve pêle-mêle et sans apprécier la valeur, des mémoires gallicans, écho des récriminations des traitants du Canda, et des assertions comme celles de Sixte Le Tac restées délibérément dans la poudre des archives par ordre des supérieurs et qui, tombées sous la Révolution dans un fond de bibliothèque en furent exhumées sans critique.

Pour montrer la mesure et la pondération de Sixte Le Tac, je me contente de citer, d'après M. Hector Garneau:

"L'autorité qu'ils (Jésuites) se sont donnée dans le pays fait que les puissances qui sont leurs créatures... suivent volontiers leurs volontés. Il n'y a ni officier de guerre et de justice, ni gentilhomme qui ose raisonner sur ce qu'ils font s'ils ne veut perdre son office et se voir réduit à la mendicité lui et sa famille. Ils tiennent tout le pais en servitude et en esclavage."

Cela suffit pour donner l'idée de la mesure de Le Tac.

Malgré son fatras de notres et d'appendices, au point de vue de la critique historique, cet ouvrage est une régression.

Un professeur d'histoire.

MOYENNE DE 20 BOISSEAUX

MM. Georges Shaw, R. Creelman, Georges Stephen, trois des principaux fonctionnaires du Canadien Nord, ont visité l'Ouest afin de se rendre compte personnellement de la production de ble cette année.

M. Shaw a fait la déclaration suivante:

"J'ai vu dans ce pays trente récoltes de blé. Celle de cette année vaudra n'importe laquelle de ces récoltes. Nous avons visité les régions sud. nord et centre de l'Alberta et de la Saskatchewan.

Je crois qu'actuellement quatre vingt pour cent du blé de ces deux provinces est emmagasiné et la récolte doit donner une moyenne de 20 boisseaux l'acre. A la mi-septembre, si le temps le permet, il n'y aura plus de grain debout. Il n'y a pas eu de gelée et le blé sera d'une manutention facile.

Ce qui nous a surtout frappe dans le Manitoba Nord et dans l'Alberta ce sont les nombreux efforts de culture mixte. A Edmonton, l'élevage et l'industrie laitière sont devenus des industries de clocher. Les acheteurs acceptent tout ce que les fermiers offrent en vente. La demande pour les produits de l'industrie laitière a créé un marché tout l'année en activité."

WINNIPEG EN TETE

La capitale manitobaine maintient sa position de premier centre du commerce des grains en Amérique.

M. C.-N. Bell, secrétaire du Winnipeg Grain Exchange, vient de publier un état du marché des grains à Winnipeg durant l'année de récolte qui vient de se terminer.

Il y a trois ans, Winnipeg, pour la première fois prit la tête sur la liste des principaux marchés de grains en Amérique. Depuis, la capitale n'a cessé de distancer ses rivales.

Voici un état de l'inspection des grains dans la section ouest pour l'année se terminant le 31 août 1913.

	Boisseaux
Blé	141,715,125
Avoine	59,763,600
Orge	14,833,000
Lin	22,081,500
Seigle	160,000
TOTAL	238.409,225

Il y a trois ans beaucoup de journaux américains contestèrent l'authenticité des chiffres qui donnaient la palme à Winnipeg prétendant injuste la comparaison établie entre les marchés de Winnipeg et de Minneapolis.

Le Winnipeg Grain Exchange fournit un tableau du commerce des grains dans les principaux marchés d'Amérique. Ce tableau ne permet aucune récrimination. Il établit que Minneapolis est irrémédiablement dépassé par Winnipeg.

LE PAYS DE LA RAGE

La Roumanie est le pays d'Europe le plus éprouvé par la rage. C'est malheureusement sa capitale Bucarest, qui est la ville la plus atteinte. Il a fallu aux médecins et aux hygiénistes de Bucarest une lutte de trois années (1904-1906) pour obtenir de la mairie la séquestration rigoureuse des chiens vagabonds.

Par une désastreuse ironie des choses, une Société protectrice des animaux s'est créée à la même époque à Bucarest et la mairie a cédé à cette dernière le service de capture des chiens errants. Les agents de la dite société, très zélés, mais très intransigeants, ont formellement interdit aux agents de police d'intervenir sur la voie publique pour capturer les chiens enragés, au détriment de la sécurité des passants. Ils se sont réservé le droit exclusif de toucher aux animaux malades et, voulant procéder avec douceur, probablement par excès de zoophilie, ils ont été souvent mordus les premiers.

En définitive, ils ont isolé très peu de chiens dangereux et les ont ensuite vendus par adjudication. L'épidémie rabique a immédiatement gagné en extension et en gravité, d'autant plus que, fidèle à ses principes, la Société ne manquait pas une occasion d'encourager les habitants à élever et à soigner les animaux domestiques et en particulier les chiens, précieux serviteurs de l'homme.

Forcée de réagir contre cette situation intenable, la mairie a prescrit d'office l'application de la muselière à tous les chiens enragés. Un nombre fort restreint de propriétaires s'est soumis au règlement. De plus, l'emploi de la muselière est une bonne, mais insuffisante pratique. En tant que mesure préventive contre la propagation des épizooties rabiques, elle ne saurait être d'une utilité quelconque qu'à la condition "sine qua non" d'être le complément de mesures sanitaires multiples.

Les conséquences funestes de cet état de chose ne se sont pas fait attendre. M. le docteur V. Babes, auquel nous empruntons les éléments de cette note, signale ("Bulletin de la Section scientifique de l'Académie roumaine", 12 mai 1913) qu'à l'Institut médical, dont il est le directeur, il a eu à traiter, en 1912, 354 individus mordus par les chiens enragés de Bucarest. Or, en 1905, les personnes mordues avaient été seulement au nombre de 167. Il convient d'ajouter que bon nombre de malades refusent de demander des soins aux médecins de l'Institut, aussi les décès dus à la rage sont-ils de moins en moins rares, chaque année, à Bucarest. Souvent les malades roumains objectent que le traitement de la rage n'est pas assez inoffensif, qu'il est en tous cas désagréable et dérange notablement le cours des occupations quotidiennes!

D'après les propres termes de M. Bades, "par suite de cette grave épizootie de rage, la circulation dans les rues de Bucarest est devenue dangereuse."

L'auteur fait un intéressant et suggestif parallèle entre le développement de la rage à Paris et à Bucarest. Le nombre des individus mordus et des chiens enragés est dix fois plus élevé à Bucarest qu'à Paris. Si l'on calcule que la population de la capitale roumaine est environ dix fois inférieure à celle de Paris, on voit qu'il n'est pas exagéré de dire qu'à Bucarest la rage est cent fois plus fréquente qu'à Paris.

Le remède à la situation parait être, pour les autorités, de commencer par s'adresser aux spécialistes, médecins, hygiénistes, etc., lesquels indiqueraient les mesures efficaces, prophylactiques, contre la propagation des épizooties rabiques. S'inspirant de ces mesures scientifiques, les autorités prendraient des dispositions légales nécessaires à leur exécution et ainsi on pourrait espérer faire disparaître la rage du territoire de Bucarest après quelques années d'efforts intensifs et intelligents.

UNE NOCE DE MORT

On a célébré il n'y a pas longtemps, à Ruchlow, près de Kasan, une véritable noce de mort. Le paysan, André Sjagdin, célébrait le mariage de sa fille et tout le village était invité. Le premier jour déjà on avait énormément bu et le second jour de la fête on avait déjà consommé tout le schnaps que le père de la mariée s'était procuré. Parmi les 82 invités, il n'y en avait pas un qui ne fût ivre, et on vit se produire les scènes les plus regrettables. La fête, qui avait un but noble et élevé, avait tourné en une orgie déplorable.

Vers l'heure de midi, les hôtes, qui ne songeaient pas à retourner chez eux, s'adressèrent à celui qui offrait le festin et réclamèrent une nouvelle provision de schnaps. Il leur affirma qu'il n'y en avait plus une goutte dans la maison. Alors les invités s'irritèrent contre lui et le frappèrent sans miséricorde jusqu'à ce qu'il leur ouvrît sa cave et mit à leur discrétion une nouvelle quantité de schnaps.

Alors commencèrent des scènes de violence et d'horreur où la cruauté et la rage se donnèrent libre carrière. Parmi les convives, trois paysans furieux de ce que le père de la mariée ne leur avait pas livré la provision de schnaps à première réquisition, le frappèrent si cruellement à coups de gourdins qu'il tomba mort à leurs pieds.

Ce crime épouvantable et révoltant n'arrêta nullement les réjouissances de ces être abrutis par le schaps. Ayant à leur tête les jeunes mariés, ils reprirent leurs places au festin et continuèrent leurs orgies et leurs scènes révoltantes.

Ces répugnantes réjouissances durèrent encore deux jours, l'abrutissement arriva à son comble et eut une fin épouvantable. Parmi les invités, vingt-cinq moururent des suites de la consommation des boissons alcooliques; de ce nombre était le jeune époux lui-même. La plupart des autres se virent atteints de maladies plus ou moins graves et furent placés dans les hôpitaux des villes voisines. Lorsque les médecins entrèrent dans les locaux où avait eu lieu la noce, ils leur sembla qu'ils se trouvaient dans une forteresse qui venait d'être prise d'assaut. Les victimes de la mort gisaient partout dans les salles et les corridors. Toutes les glaces qui ornaient les appartements, toutes les fenêtres avaient été mises en pièces et couvraient les parquets de leurs mille morceaux. L'ameublement était brisé et en pièces. On aurait dit que des hordes sauvages avaient passé par là. Quelque temps après, plusieurs moururent dans les hôpitaux.

Voilà l'oeuvre du schnaps et ceux qui ne connaissent pas les moeurs de la Russie et les ravages de l'alcool auront peine à croire ces horreurs.

Il est plus facile de paraître digne des emploies qu'on n'a pas que de ceux que l'on exerce.

AUTRES DEMENTIS AU FREE PRESS

Une résolution du cercle des Jeunes Gens de St-Claude. Nouvelle lettre de notre correspondant. Défi au correspondant du Free Press.

St-Claude, le 5 septembre.

Les Membres du Cercle de la Jeunesse Catholique de Saint-Claude, après examen des détails relatifs aux difficultés soulevées par quelques Anglais et spécialement par le *Free Press* contre le couvent de Saint-Claude, décident de rendre public le témoignage de leur mépris pour les moyens déloyaux employés par le *Free Press* et ses agents afin de donner au public une fausse impression sur le rôle des Commissaires de notre district; dans ce but ils soulignent ci-dessous les mensonges employés par le *Free Press*:

1o. Barred out from the public school. Doors of School House in St. Claude closed to all girl pupils. (*Free Press*, Aug. 29, Col 1, page 1.)	1o. Le couvent étant devenu école publique à l'usage des filles de par la volonté des commissaires et de la grande majorité des contribuables, les locaux et l'enseignement étant en tout conformes aux instructions du Bureau d'éducation et pas une fille n'en ayant été exclue, le mensonge est flagrant.
2o. The School trustees have rented two rooms in the convent. (*Free Press*, Aug. 29, page 2.)	2o. Les salles de classe du convent sont fournies gratuitement au district. Donc erreur ou mensonge.
3o. The instruction given by these sisters however proved unsatisfactory both to the English and French ratepayers. (*Free Press*, Aug. 29, page1.)	3o. Lorsque le couvent servait d'école publique avant 1909, l'instruction y fut donnée la plus grande partie du temps par des institutrices laïques. l'inefficacité des religieuses ne fut jamais mise en jeu et c'est pour des raisons d'un ordre tout différent que certains contribuables entreprirent de bâtir une nouvelle école à Saint-Claude; la preuve c'est que dès la première année après l'ouverture de cette école, une place fut offerte aux soeurs et quand elles l'abandonnèrent, ce fut pour obéir aux règles de leur ordre qui leur défendait d'accepter un laïque comme leur principal.
4o. There were some 7 or 8 protestant ratepayers in the St. Claude School district with some 12 or 14 girls of school age. (*Free Press*, Aug. 24, page 4.) Where a community is as mixed as is the case in St. Claude School District, it is undesirable that the public school should be held in a convent or other church building. (*Free Press* Editorial, Friday, Aug. 29.)	4o. Il n'y a que 7 petites filles protestantes en âge d'aller à l'école. Il n'y a d'ailleurs que 10 enfants anglais en âge d'aller à l'école contre 135 enfants français. Il n'y a, qu'on le sache bien, rien que 10 familles anglaises dans la paroisse de Saint-Claude contre 125 familles françaises. Ceci constitue-t-il une minorité dont on doive se soucier? Si oui qu'on s'occupe des droits des minorités françaises dans tous les districts anglais, et qu'on ne les oblige pas à assister à des écoles prouvées comme le seul antidote contre l'influence de Rome.
5o. Many who had signed the petition were now very dissatisfied. (*Free Press*, Aug 24, page 4.)	5o. Des 63 qui ont signé la pétition, il n'y en a qu'un de connu ici qui regrette sa signature et c'est un catholic(?) anglais. Et d'ailleurs quelle raison sérieuse de regretter sa signature avant d'avoir vu si elle amène de mauvais résultats au point de vue "éducation".
6o. In order to safeguard the majority's feelings and rights. Vendredi 28, lettres à l'éditeur lettre de M. C.-H. Arbez, au nom des commissaires du district.	6o. Dans la lettre des commissaires de notre district scolaire à l'éditeur du *Free Press*, le typographe, bonne âme, fait une erreur très profitable à la cause soutenue par l'éditeur et substitue le mot "majority" au mot "minority".

Nous laissons au public de juger cette façon de fausser les faits, les chiffres, les mots. Pour une mauvaise cause de mauvais moyens! "Mentez, disait Voltaire, mentez, il en reste bien toujours quelque chose."

Le Président, *Jean Martin*. Le Directeur, *L. Joseph Radaz*,
Le V.-Prés. *Robert Martin*. Le Secrétaire, *J. G. de Moissac*.

St-Claude, Man., 6 septembre 1913

Cher Monsieur:

Je constate avec surprise que le Free Press n'a pas la pudeur suffisante pour se taire après la dure leçon que vous lui avez faite, il relève un détail insignifiant et cherche à le tourner contre vous, mais il y a loin de la teneur de cet éditorial à l'allure des premiers articles. Pourtant, comme ces logiciens à court d'arguments, il déclare que la mal qu'il a dénoncé reste inexpliqué. que le problème qu'il a posé reste sans réponse et même il ajoute que le problème est insolvable. Le Sphinx en charge du Free Press a trop de portes de sorties, sés questions sont toujours, d'après lui, solutions sérieuses et les axiomes qu'il pose demeurent à toutes attaques inébranlés. Qu'il s'agisse de sa fameuse enquête sur les écoles bilingues ou des discussions sur les amendements Coldwell ou de la question scolaire à St-Claude, son jeu est toujours le même; il se donne le dernier mot et déclare que son "statement" est toujours debout inébranlé: lui seul est logique. les arguments qu'on lui oppose ne valent rien. Il n'a même pas la pudeur du silence quand on étale ses "gaffes" aux yeux du public. C'est donc avec le certitude que sa mauvaise foi ne pourra être surprise que je reviens sur le sujet, mais il faut établir une fois de plus la verité avec l'espoir que quelques-uns comprendront que ce qui guide le Free Press c'est autre chose que le souci du bien public, autre chose que le perfectionnement de la société. Il n'y a plus, de doute. son travail est un travail de désorganisation sociale, son rôle est celui d'un fauteur de discorde.

Exciter les Anglais contre les Français, les Orangistes contre les Catholiques, les Catholiques contre leur évêque, et tous les citoyens contre le gouvernement et au milieu de tout le brouhaha soulevé par ces déversements de fiel lentement et sans arrêt, il poursuit l'oeuvre de la guerre religieuse. Les "denominational divisions" sont un mal et ceux qui les propagent sont des malfaiteurs publics.

Serrons donc d'un peu près ce que dit aujourd'hui l'éditeur du Free Press.

Depuis trois ans, dit-il, les enfants, garçons et filles, catholiques ou protestants, ont été instruits par des laïques dans une école (à quatre classes) laïque, maintenant les filles sont séparées des garçons et protestants comme catholiques seront enseignés dans un couvent par des religieuses en costume.

Si le Free Press s'était contenté dès le début de l'affaire de donner au public son "statement" dans cette teneur simple et sobre, nous n'aurions pas eu à relever tous les détails et commentaires pleins d'inexactitudes qui devaient dans l'idée du rédacteur donner à ce "statement" une force explosive qu'il ne renfermait pas en lui-même. Nous avons dû rétablir la vérité sur les détails absolument mensongers. Vous avez voulu, Monsieur, nous donner la main et sur des renseignements inexacts vous avez dit que le R. P. Radaz ne s'était point soucié de présenter la pétition lui-même. Le Free Press s'en fait une arme contre vous, c'était la seule dont il put disposer. Brisons-là lui entre les mains. (1).

Le R. P. Radaz est citoyen canadien, contribuable du district, il a le droit de promener une pétition pourvu qu'il n'abuse point de son autorité religieuse et qu'il ne trompe personne sur la portée de sa signature. L'a-t-on jamais accusé de ces méfaits, non! Eh bien! que peut-on lui reprocher? n'a-t-il pas laissé aux signataires comme aux autres une pleine et entière liberté d'action (liberté qui dans notre religion est la condition indispensable du mérite, dans la poursuite du salut éternel?)

Reste le "statement"; divisons pour mieux comprendre; 1o Les Catholiques français ont demandé aux "trustees" de sortir leurs filles de l'école située au nord et d'y laisser les garçons seuls afin d'avoir leurs filles séparées des garçons. Que les contribuables catholiques français fassent ce qu'ils veulent de leurs enfants pourvu qu'ils soient en conformité avec la loi! Le Free Press n'a rien à y voir. 2o Mais de ce fait les petites filles protestantes se trouvent obligées de suivre les classes à l'école publique du couvent avec des institutrices en robe de religieuses. L'acte des trustees est légal; il peut être considéré comme arbitraire ne tenant point compte des sentiments d'un treizième de la population. L'enseignement sera neutre, c'est vrai, mais reste le local qui sent le catholicisme et l'institutrice qui le sent bien plus encore. Voilà tout ce qu'il y a de sérieux dans l'objection du Free Press.

Or il est de toute évidence que le seul remède serait de permettre aux petites anglaises d'aller suivre les classes avec les garçons. Et bien! ceci constituerait un mal plus grand que celui auquel on veut remédier. Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée. Ouvrez la porte de l'école des garçons aux anglaises et bientôt les mécontents, il s'en trouve toujours, voudront que la porte soit ouverte à leurs filles aussi. La volonté des pétitionnaires, se trouverait ignorée en pratique par les commissaires qui auraient alors à compter avec la majorité au lieu de la minorité; le déplacement des filles d'une école dans l'autre créerait un état d'anarchie qui mettrait les instituteurs dans l'impossiblité re rien régler, de rien faire de sérieux. De deux maux préférant le moins grand, les commissaires s'en tiennent a leur première décision. Il semble que de voir les salles de l'école du Nord vides fasse mal au coeur du Free Press. Cela lui passera bientôt; la population scolaire augmentera d'ici peu à Saint-Claude, de 40 à 50 par an et les classes seront vite remplies grâce à la fécondité de nos familles françaises; il faudra même qui l'école publique du convent ait bientôt quatre classes aussi. Oh! mon coeur, doit se dire l'éditeur en y pensant. Car voyez-vous dans le "statement" il y a une antithèse entre laïque et le Free Press c'est l'école laïque obligatoire: programme franc-maçonnique dont la France a fait l'expérience, qui a fait des jeunes Français des désorientés et qui a amené en France cette vague incontrolable de crimes, de vols, de suicides, de viols, etc. Ce que veut le Free Press c'est faire du Canada un pays divisé contre lui-même comme l'est la France, pour assurer à sa secte une domination facile sur un peuple sans liens. Mais nous, Catholique nous ne le laisserons point faire.... au nom de notre foi nous combattrons l'école neutre dite nationale en songeant aux paroles de Pie X. "Nous nous rangeons de préférence à l'avis de ceux qui voient dans l'ignorance des choses divines, la principale cause de la dépression sociale actuelle et de maux très graves qui s'en suivent."

ST-CLAUDE

P.S.—J'allais oublier un détail "relativement sans importance" comme on dit au Free Press. Un correspondant Saint-Claudien écrivant au nom des contribuables protestants dit que dans la pétition 16 signataires n'appartiennent pas au district ou ne sont point contribuables. Je le mets au défi de publier les noms. Ces détails importants sont "la poudre de *perlinpinpin*" avec laquelle le presdigitateur en charge du Free Press transforme une affaire insignifiante en une infranchissable montagne.

(1) Le Free Press avait affirmé que le R. P. Radaz avait parcouru la campagne pour faire signer la pétition. C'est sur ce détail que nous avons lié contestation. Nous n'avons pas affirmé que le R. P. Radaz n'avait pas présenté la pétition. Si le Free Press connaissait le français il saurait que "faire signer une pétition" et "présenter une pétition" sont deux choses différentes. A. peut très bien présenter une pétition dont B. aura recueilli les signatures.

AU SACRE-COEUR

LA PAROISSE DU SACRE-COEUR. HEURES DES OFFICES PENDANT L'ANNEE

Le dimanche:
Messe basse à 8 heures.
Grand Messe à 10.30 heures
Office du soir à 7.30 heures.

La semaine:
Première Messe à 7 heures, excepté le jeudi.
Deuxième messe à 8.30 heures. Les enfants de l'école assistent à cette messe.

Les confessions:
Tous les samedis à 4 heures et à 7.30 heures.
La veille des fêtes d'obligation.
La veille du premier vendredi du mois.
Tous les matins à l'heure des messes.

Les Sociétés:
Premier dimanche du mois à 7.30 heures p.m., exercice du Rosaire et réunion générale des Cadets du Sacré-Coeur.
Deuxième dimanche du mois à 7.30 heures p.m., réunion des Enfants de Marie.
Troisième dimanche du mois à 7.30 heures p.m., réunion des Dames de Sainte-Anne.
Quatrième dimanche du mois à 7.30 heures p.m., réunion de la Ligue des hommes.
La Société Saint-Jean-Baptiste a ses assemblées le 2me dimanche du mois à 3heures.
L'Union Saint-Joseph le dernier mercredi de chaque mois à 8 heures p.m.
L'Alliance Nationale le 2me lundi de chaque mois à 8 heures p.m.
La commission scolaire le 3me mercredi du mois à 8 heures p.m.
Le Choeur de chant a sa pratique régulière tous les vendredis à 8 h.
Le premier vendredi du mois le Saint-Sacrement est exposé tout le jour de 8 heures a.m. à 8 heures p.m. Messes à 7 et à 8 heures; le soir à 7.45 heures, exercise de la Garde d'honneur.

M. J.-B. Descoteaux a fait don aux autels de la Sainte Vierge et de Saint-Joseph de deux jolies lampes du sanctuaire. Merci au généreux donateur.

* * *

L'entrée des élèves a eu lieu mercredi dernier, le nombre d'enfants nouveaux démontre une augmentation considérable des familles canadiennes-françaises. Sauront-elles conserver leur langue dans ce grand Winnipeg anglais? Oui, pourvu que les enfants fréquentent l'école française.

* * *

Le R. P. Blanchin o.m.i., nous a donné dimanche un bijou de sermon sur le Sacré-Coeur. Le R. P. est reparti pour Ottawa.

* * *

Dimanche soir, les Cadets du Sacré-Coeur ont eu leur réunion mensuelle sous la présidence du R. P. Boyer o.m.i., leur chapelain. En quelques mots bien à la porté des enfants, il rappela aux Cadets leurs promesses puis il finit par une vive exortation sur la franchise.

* * *

Le R. P. Portelance et le R. P. Vézina sont parti ce soir pour une vacance de quinze jours. Ils visiteront les principales maison des Oblats dans l'Ouest.

* * *

L. R. P. Brassard, O.M.I., est de passage au presbytère. Il s'en va faire un séjour de deux mois dans la province de Québec.

* * *

Le R. P. Boyer, O.M.I., vicaire continue le recensement de la paroisse.

* * *

Mardi dernier, M. G-J. Couture a épousé à Hull Melle C. Mousette, fille de M. Mousette, gouverneur de la prison de Hull. Melle B. Couture a épousé le lendemain M. Louis Goulet, d'Ottawa.

* * *

Mme Louis Huot, née Célina Lavallée, est décédée à l'hopital King Edward, dimanche matin, après une longue maladie. Le corps a été exposé chez M. Edmond Béliveau, 202 rue Austin. Les funérailles ont eu lieu ce matin en l'église du Sacré-Coeur. L'église était pleine. Le R. P. Portelance, O.M.I., curé, chanta l'absoute. Le service fut chanté par le R. P. Brassard, O.M.I. Le choeur de chant rendit une imposante messe funèbre.

Les porteurs de la dépouille mortelle furent M.M. A-B. Desrochers, W. Aumais, O. Marquis, A. Lavoie, M. Picard, M. Lavoie.

RECTIFICATION

Saint-Claude, 4 sept. 1913.

Dans ma lettre reproduite dans le numéro du 4, je dis que les petites anglaises aussi vont à l'école du couvent. C'est inexact. Deux y seraient allées les premiers jours mais la nécessité de se montrer solidaires a détermine les parents à s'abstenir et il n'y a, à date, que des petites françaises dans les classes.

ST-BONIFACE

La rentrée des élèves au collège a eu lieu mercredi dernier.

Les élèves ont rencontre, dimanche, le club Forestiers Catholiques dans une partie de balles au champ. Nos élèves sont sortis victorieux par un résultat de treize à neuf.

* * *

Melle Gabrielle Lavoie, avenue Provencher, est revenue d'un long voyage à Québec et Montréal où elle a visité ses parents.

* * *

M.M. Eugène O'Sullivan, C. Carrier, B. McCullough, Paul O'Sullivan, B. Steadman, P. Paquin, A. Lindhomme, H. Olivier, G. Ducharme sont revenues de leur campement "Loyala" Winnipeg Beach. Avant de revenir ils furent les hôtels du campement "Wilton Lodge."

* * *

M. L'abbé Kesseler est maintenant vicaire à la cathédrale.

* * *

DEPART

Melle Adèle Roy nous a quitte pour aller enseigner à l'école de Théobald, Somerset. Elle demeure chez son oncle M. Exède Landry.

AU CANADA

Louiseville, Que.—Un violent incendie a ravagé cette localité la semaine dernière. Le tonnerre a tombé sur les granges de M. Arsène Laurendeau et les a réduites en cendres ainsi que toute la récolte de foin qui s'y trouvait. Le tonnerre a encore partiellement détruite les granges de M. Aime Ringuette.

* * *

Ottawa, Ont.—Le ministère des postes a commencé à mettre en vente des cartes postales du Canda, qui sont imprimées dans les deux langues. Il n'y a rien de changé dans les inscriptions des cartes postales, si ce n'est qu'elles seront, à l'avenir, imprimées en anglais et en français.

* * *

Dorchester, N. B.—L'honorable P. Armand Landry, juge de la Cour Suprême du Nouveau Brúnswick, dont l'état de santé faisait naître beaucoup de craintes, est maintenant beaucoup mieux.

* * *

Caughnawaga, Qué.—La réserve indienne de Caughwanaga a reçu la semaine dernière la visite de Mgr Forbes, le nouvel évêque de Joliette.

Mgr Forbes a été quinze ans curé de Caughnawaga.

Les chefs iroquois ont présenté à Mgr Forbes une adresse en iroquois. Mgr Forbes répondit en iroquois.

* * *

Montréal.—La récolte du foin est, au dire des cultivateurs, moitié moindre que l'an dernier. L'avoine donne de beaux résultats, mais ne dépassera pas le rendement ordinaire.

* * *

North Bay, Ont.—Les Canadiens-français de cette ville travaillent activement à l'organisation de leur paroisse française.

Ils attendent avec anxiété la nomination de leur premier curé et escomptent que ce sera un prêtre de race française.

* * *

Hamilton, Ont.—La convention de la C. M. B. A., tenue en cette ville, ces jours derniers, a adopté unanimement une résolution concernant la langue française dont voici à peu près la substance:

"Considérant que le découvreur du Canada et les premiers colons du pays étaient d'origine française, que la langue française est officielle au Fédéral et que dans l'esprit de la Constitution elle est officielle dans toute la Puissance, il est résolu par cette convention que cette langue soit partout respectée, surtout dans les écoles où les Canadiens-français sont en grand nombre.

Cette résolution a reçu l'approbation de tous les congressistes, en grande majorité de langue anglaise.

Saint-Hyacinthe, Qué. — Le premier congrès diocésain de tempérance, du diocèse de Saint Hyacinthe, se tiendra les 9 et 10 septembre.

Plusieurs questions très importantes y seront débattues.

* * *

Haileybury, Ont., 5—Les Canadiens-français ont tenu une assemblée à Haileybury, dimanche soir, et une autre à Cobalt, lundi soir. Mgr Charlebois et les principaux dignitaires ecclésiastiques y assistaient. On a discuté à ces deux assemblées la question bilingue. La lutte sera continuée contre les inspecteurs protestants et ne cessera que quand le gouvernement aura reconnu les droits des Canadiens-français.

* * *

Ottawa.—Les catholiques devront soutenir les écoles catholiques. Si un contribuable catholique paie ses taxes aux écoles publiques plutôt qu'aux écoles séparées il se verra refuser les sacrements.

Dans toutes les églises d'Ottawa on a lu le décret du Premier Concile Plénier de Québec sur l'obligation de supporter les écoles catholiques.

A moins de raisons approuvées par l'évêque, les enfants catholiques doivent aller à l'école catholique.

* * *

Montréal. — Plusieurs milliers d'ouvriers ont assisté à Notre Dame à la célébration religieuse de la Fête du Travail.

Mgr Bruchési a présidé à cette imposante cérémonie, entouré d'une trentaine de dignitaires ecclésiastiques. Une cérémonie également grandiose a eu lieu à l'église Saint-Patrice où le sermon fut donné en anglais.

Granby.—Mgr Bernard, évêque de Saint-Hyacinthe, a fait la dédicace du collège érigé à Granby pour remplacer celui que détruisit le feu en 1911.

Québec.—M. Armand Lavergne, député de Montmagny, commencera bientôt la publication d'un journal hebdomadaire. Il se nommera le *Franc Parler*. M. Lavergne déclare qu'il dénoncera un grand nombre de scandales en commençant par l'Hôtel des Postes.

* * *

Ottawa.—L'Association Canadienne - Française d'Education vient de recevoir du Comité du Sou de la Pensée Française un chèque au montant de $12,506.62. Ce chèque représente le montant des souscriptions généreuses perçues dans la province du Québec au moyen du Sou de la Pensée Française.

M. Olivar Asselin, l'inspirateur de la Pensée Française et président de l'Association Saint Jean-Baptiste de Montréal envoie en même temps à M. C.-S.-O. Boudreault, président de l'Association d'Education une lettre dans laquelle il dit que la province de Québec envoie so naumône à l'Association d'Education comme témoignage de l'admiration des Canadiens-francais de Québec pour le travail magnifique accompli par elle, et comme preuve de leur désir de coopérer efficacement à l'oeuvre nationale qu'elle poursuit."

"Nous eussions certes désiré, continue M. Asselin, que le montant souscrit fut plus élevé; mais s'il est demeuré inférieur à nos espérances, il ne faudrait pas conclure au manque de générosité des nôtres. Vous songerez plutôt aux difficultés d'exécution inhérentes à toute oeuvre, surtout lorsqu'elle est enetreprise pour la première fois alors qu'elle suscite inévitablement des incertitudes, des doutes, des défiances même; vous considérerez le peu de temps laissé au comité pour préparer son travail et éclairer l'opinion sur l'objet du mouvement.

Le comité exécutif de l'Association d'Education décidera de l'emploi de la collecte et se réunira sous peu pour aviser.

Le comité de la Pensée Française donne d'ailleurs pleine latitude à l'Association.

"De l'emploi de ces fonds, dit la lettre, nous laissons votre Association juge; ses chefs, à notre avis, sont mieux placés que quiconque pour décider quelle est la meilleure manière de les utiliser.

La lettre de M. Asselin se termine ainsi: "En même temps qu'elle vous transmet le don des compatriotes de la Province de Québec, la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal est heureuse de vous dire toute leur admiration pour l'énergie et la ténacité déployés par vous dans la lutte; elle joint ses voeux aux leurs pour le triomphe définitif de votre cause, qui est non seulement une cause nationale, mais la cause de tout homme luttant pour défendre l'âme de ses fils contre les entreprises d'un pouvoir tyrannique qui prétend s'en emparer et les déformer à son goût."

Cette appréciation et ces encouragements seront sans aucun doute d'un grand appoint dans la lutte que l'Association d'Education conduit d'une manière si sage.

L'appui de nos frères de Québec saura aussi raffermir tous les Canadiens-français dans le résistance et donner à nos commissions scolaires l'orgueil de demeurer à la hauteur de l'appréciation qu'ont de nous nos frères de là bas.

* * *

Ottawa.—La milice compte aujourd'hui d'une façon approximative près de 73,900 officiers et soldats. Comme la force permanente est de 3,500, l'établissement de toute la force militaire excède 77,000 hommes.

De ces 73,900 hommes, 56,000 ont été entrainés cette année, ce qui constitue un vrai record. En 1912, 49,000 hommes seulement ont été entrainés et 46,000 en 1911. L'augmentation rapide de l'année est due à l'enthousiasme du col. Sam Hughes à travailler à la création de nouveaux corps.

* * *

Ottawa.—La date du sacre de Mgr Brunet comme premier évêque du nouveau diocèse de Mont-Laurier a été fixée au 23 octobre prochain. La cérémonie aura lieu à la basilique d'Ottawa. Un autre événement se produira également ce jour-là, car on annoncera une nouvelle division du diocèse d'Ottawa, de même qu'une division du diocèse de Montréal. On va réunir certaines parties des diocèses de Montréal, d'Ottawa et de Mont Laurier, afin de former un nouveau diocèse qui aura son siège à Hull ou à Buckingham.

EN VISITE

M. et Mme J.-P. Osseus, de Sainte-Anne, ont reçu la semaine dernière la visite de leur soeur, la Révérende Soeur Osseus, du Couvent de Saint-Boniface, accompagnée de Mlle Benoit de Minneapolis.